



11

L'HEURE DE LA DECISION

Or toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur. A cause de lui j'ai tout perdu, et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ.—Philippiens 3:7-8, TOB.

VERS la fin de 1979, j'étais arrivé à ma propre croisée des chemins. Pendant presque quarante ans, j'avais été un représentant à plein temps, servant à tous les niveaux de la structure organisationnelle. Je venais de passer quinze années au siège mondial, et les neuf dernières en tant que membre du Collège Central mondial des Témoins de Jéhovah.

Ce sont ces dernières années qui furent pour moi la période décisive. C'est là que l'illusion s'est heurtée à la réalité. Je me rends compte à présent de l'exactitude d'une citation que j'ai lue récemment, faite par un homme d'Etat, maintenant décédé, qui disait:

Le grand ennemi de la vérité n'est pas le plus souvent le mensonge — délibéré, intentionnel et malhonnête — mais le mythe — persistant, persuasif et irréaliste.

Je commençais à réaliser que j'avais fondé une grande partie de toute ma vie d'adulte sur ce qui n'était finalement qu'un mythe — “persistant, persuasif et irréaliste.” Mes sentiments envers la Bible n'avaient pas changés. Mon appréciation pour la Bible n'avait fait que croître, avec mon expérience. Elle seule donnait du sens et une signification aux événements que j'observais, aux attitudes manifestées, aux



raisonnements avancés, à la tension et la pression que je ressentais. Le changement s'opéra lorsque je réalisai que j'abordais les Saintes Écritures avec un point de vue essentiellement sectaire, un piège dont je pensais être protégé. En les laissant parler d'elles-mêmes – sans qu'elles passent d'abord par le “canal” d'un intermédiaire humain faillible – je découvris qu'elles prenaient un tout autre sens. J'étais franchement étonné de constater à quel point j'étais passé à côté de leur signification.

La question était : que dois-je faire maintenant? Mes années au Collège Central, les choses que j'avais entendues dire, aussi bien pendant les sessions qu'en dehors, l'état d'esprit fondamental que j'y voyais manifesté, m'ont petit à petit rendu conscient, qu'en ce qui concerne l'organisation, ‘l'outre à vin avait vieilli’, avait perdu toute la flexibilité qu'elle avait pu avoir, et qu'elle renforçait sa résistance à toute correction scripturale aussi bien dans ses croyances doctrinales que dans sa façon de traiter ceux qui s'adressaient à elle pour obtenir des directives.¹ Je croyais et je crois encore qu'il y avait de nombreux hommes bons au sein du Collège Central. Lors d'une conversation téléphonique, un ancien Témoin m'a dit, “nous étions des disciples de disciples”. Un autre a dit, “nous étions des victimes de victimes”. Je pense que ces deux déclarations sont exactes. Charles Taze Russell a suivi les idées de certains hommes de son temps, a souffert des représailles à cause des mythes qu'ils propageaient comme étant “la vérité révélée.” Chaque partie successive de la direction de l'organisation a continué dans cette voie, ajoutant parfois des mythes supplémentaires pour appuyer le mythe originel ou l'élaborer. Plutôt que de la rancune, je ne ressens que de la compassion pour ces hommes que je connais, car moi aussi j'ai été une telle “victime de victimes”, un “disciple de disciples”.

Alors que chaque année passée au Collège Central, particulièrement à partir de 1976, devenait pour moi de plus en plus difficile et stressante, je me raccrochais à l'espoir que les choses s'arrangeraient. Finalement, je fus obligé de reconnaître que c'était un espoir qu'aucune preuve n'était.

Je n'étais pas opposé à l'autorité. J'étais opposé aux excès auxquels elle conduisait. Je ne pouvais pas croire que Dieu ait jamais voulu que des hommes exercent un tel contrôle dominateur et autoritaire sur la vie d'autres membres de la congrégation

¹ Comparez les paroles de Jésus dans Luc 5 :37-39.

Chrétienne. Je pensais que le Christ ne donnait l'autorité que pour servir dans sa congrégation, jamais pour dominer.²

Pareillement, je n'étais pas opposé à "l'organisation" en tant qu'arrangement ordonné, car je savais que la congrégation Chrétienne elle-même impliquait un tel arrangement.³ Mais je croyais que, quel que soit l'arrangement, son but et sa fonction et sa raison d'être ne devaient servir qu'à aider les frères ; il était là pour servir leurs intérêts et non le contraire. Quel que soit l'arrangement, il avait pour but d'édifier hommes et femmes pour qu'ils ne soient plus spirituellement des petits enfants dépendant d'hommes ou d'un système institutionnel, mais pour qu'ils soient capables d'agir comme des Chrétiens adultes et mûrs. Il n'était pas là simplement pour leur apprendre à se conformer à une série de règles et réglementations d'une organisation, mais pour les aider à devenir des personnes "qui ont des facultés de perception exercées à distinguer et le bien et le mal".⁴ Quel que soit l'arrangement, il devait contribuer à une notion d'authentique fraternité, avec la liberté d'expression et la confiance mutuelle que donne une vraie fraternité—et non à une société composée d'une minorité gouvernante, et d'une majorité qui est gouvernée. Et finalement, quel que soit l'arrangement, "prendre la tête" devrait signifier donner l'exemple, en restant fermement attaché à la Parole de Dieu, en faisant circuler et en inculquant les instructions du Maître telles qu'il nous les a données, et non en les "ajustant" pour qu'elles s'adaptent à ce qui paraît être les intérêts d'une organisation créée par des hommes; non pas 'en exerçant leur pouvoir sur le peuple' à la façon des chefs des nations.⁵ Le résultat doit être l'exaltation de Jésus-Christ en tant que Chef, jamais l'exaltation d'une structure autoritaire terrestre et de ses représentants. Tel que c'était, je trouvais qu'on faisait ombrage au rôle de Jésus-Christ comme Chef actif et qu'il était virtuellement éclipsé par la conduite autoritaire de l'organisation et son auto-glorification perpétuelle.

D'autre part, je ne niais pas la valeur et le besoin d'enseignement. Mais je ne pouvais pas accepter qu'on se permette de donner une autorité égale aux interprétations de l'organisation, fondées sur des raisonnements humains changeants, et aux véritables affirmations qu'on trouve dans la Parole immuable de Dieu. J'étais sérieusement troublé par l'énorme importance accordée aux positions

2 Matthieu 20:25-28; 23 :8-12 ; 2 Corinthiens 4:5; 1 Pierre 5:3.

3 I Corinthiens 12:4-11,25 ; 14:40.

4 Hébreux 5 :14; I Corinthiens 8: 9; 16:13,14.

5 Matthieu 20:25



traditionnelles, par la façon dont la Parole de Dieu était tordue et faussée pour l'accomoder à ces façons de voir, et par les contradictions qui avaient pour résultat une position double. Ce n'était pas l'enseignement que je trouvais inacceptable, mais le dogmatisme.

J'ai essayé de faire connaître mes convictions durant mes années de service au Collège Central. Dès le départ, je me suis aperçu que cela m'attirait des difficultés et de l'animosité. A la fin, cela a amené rejet et renvoi.

En automne 1979, je fus désigné pour une "visite de zone" de certains bureaux de filiales en Afrique Occidentale. Quelques-uns se trouvaient dans des pays où le gouvernement avait officiellement interdit les activités des Témoins de Jéhovah. Sachant qu'il pourrait facilement se passer quelque chose qui risquerait d'entraîner ma détention et peut-être même mon emprisonnement, je me sentis obligé de faire part de certaines de mes inquiétudes à mon épouse. (Tenant compte des problèmes de santé antérieurs, dont une maladie du sang qui avait failli la tuer en 1969, j'étais d'avis qu'il était préférable que je fasse le voyage seul). Et bien qu'elle ne puisse pas ignorer la tension émotive que je ressentais, je ne lui avais jamais vraiment parlé de ce qui causait en moi cette tension, ni des questions qui me troublaient. Je ne m'étais jamais senti libre de le faire. Mais maintenant je pensais que c'était non seulement approprié, mais que j'étais dans l'obligation d'examiner avec elle ce que j'avais appris, particulièrement dans le contexte des Saintes Ecritures. Comment pourrais-je permettre à des hommes de m'empêcher de discuter avec mon épouse des vérités que j'avais trouvées dans la Parole de Dieu?

A ce moment-là, nous avons conclu que la meilleure chose à faire serait de mettre fin à notre activité au siège mondial. Nous étions d'avis que notre tranquillité d'esprit ainsi que notre santé physique l'exigeaient. Nous avons aussi le faible espoir qu'il serait peut-être encore possible d'avoir un enfant et nous en avons parlé confidentiellement à deux docteurs, dont l'un était docteur au siège, le Dr. Carlton.⁶ J'avais cinquante-sept ans et je réalisais qu'il serait très difficile de trouver un emploi séculier à cause de mon âge. Mais j'étais confiant et j'espérais que tout s'arrangerait.

Ce n'était pas une décision facile. Je me sentais tiraillé entre deux désirs. D'un côté, je pensais qu'en restant au Collège, je pouvais au

⁶ Mon épouse a treize ans de moins que moi. Nous étions conscients des risques sur lesquels les médecins avaient attiré notre attention, mais nous étions disposés à les prendre.



moins défendre les intérêts d'autres personnes, défendre la vérité des Ecritures, parler en faveur de la modération et de l'équilibre, bien que je sois entendu avec irritation ou ignoré. Je sentais que le temps qui me restait pour ce faire diminuait rapidement, et quelle que soit ma voix durant les discussions du Collège Central, elle serait bientôt exclue, réduite au silence. Le désir d'être libéré de l'atmosphère soupçonneuse que je voyais se développer, libéré de la participation à une structure autoritaire que je ne pouvais pas défendre à l'aide de la Bible, et des décisions que je ne pouvais moralement pas accepter, tout cela pesait lourdement sur mes épaules.

Si j'avais recherché la sécurité et le confort, j'aurais certainement décidé de rester où j'étais, car on pourvoyait à tous nos besoins physiques en tant que personnel du siège mondial. Nos longues années "d'ancienneté" nous permettraient de choisir parmi les meilleures chambres qui périodiquement devenaient disponibles dans les



Anciens hôtels
achetés par la
Watch Tower



Nôtre chambre individuelle
au siège international

nombreux grands immeubles de la Société⁷. Notre période de vacances serait d'environ six semaines par an, et comme j'étais un membre du Collège Central, il aurait toujours été possible de synchroniser ces vacances avec des engagements pour des discours qui nous conduisaient un peu partout aux Etats-Unis et au Canada, ou avec des visites de zones qui nous emmenaient dans des sites du monde entier. (Les membres du Collège Central peuvent régulièrement aller en vacances dans des endroits auxquels d'autres personnes ne peuvent que rêver). En 1978, mon épouse et moi avons pris l'avion plus de cinquante fois, et au cours

7 Peu de temps auparavant, la Société avait acheté l'Hôtel Towers, un bâtiment de quinze étages, qui venait s'ajouter à d'autres résidences de dix étages dont la Société était propriétaire dans le quartier de Brooklyn Heights. Depuis, la Société a acheté (par l'intermédiaire d'agents) l'Hôtel Standish Arms et l'Hôtel Bossert, tous deux à Brooklyn, et a aussi construit un nouveau bâtiment résidentiel de 30 étages dans ce quartier.



des années nous avons voyagé en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, en Asie, en Europe, en Afrique et au Moyen-Orient.

Si j'avais recherché le prestige et une position en vue, je n'aurais raisonnablement pas pu en demander plus.

Chaque mois, pour chaque engagement que j'acceptais, je devais décliner environ trois ou quatre invitations d'engagements pour des discours. Au niveau international, si on voyageait à Paris, Athènes, Madrid, Lisbonne, Mexico, Sao



Discours à Madrid

Paulo, ou toute autre ville importante, il suffisait de prévenir le Bureau de Filiale et une assemblée à laquelle se précipitaient des milliers de Témoins de Jéhovah était organisée. C'était presque banal de prendre la parole devant des auditoires de cinq à trente mille personnes. Quel que soit l'endroit où se rende un membre du Collège Central, il est l'invité d'honneur parmi ses compagnons Témoins.⁸

Quant au Collège Central lui-même, il était bien évident qu'on pouvait s'assurer l'estime de ses compagnons simplement en exprimant régulièrement son adhésion à l'organisation et, à de rares exceptions près, en prenant note du côté où la majorité penchait durant les discussions et en acquiesçant et votant de la même façon. Je n'essaie pas d'être cynique. Les quelques autres membres du Collège, qui à l'occasion se sont sentis obligés d'exprimer leurs objections de conscience quant à certaines positions traditionnelles, politiques ou enseignements, savent—même s'ils ne le disent pas— que c'est la vérité.

Malgré tout, on m'avait nommé dans deux des comités du Collège Central, qui étaient peut-être les plus prééminents, le Comité de Rédaction et le Comité pour le service. Le Comité de Rédaction avait jugé bon de me charger de la surveillance du développement (non pas de la rédaction même) d'un nombre de publications qui finalement

8 Tout ceci me faisait penser aux paroles de Jésus dans Mathieu 23:6.

furent publiées dans de nombreuses langues, à des millions d'exemplaires⁹

La “formule” si on peut s’exprimer ainsi, pour maintenir une position éminente dans l’organisation, était facile à discerner. Mais, en conscience, je ne pouvais pas l’accepter.

Il aurait fallu que je sois aveugle pour ne pas voir que la façon dont je m’exprimais sur certains sujets, motivé par ce que je pensais être des principes bibliques évidents, ne plaisait pas à bien des membres du Collège. Parfois je me rendais aux sessions du Collège Central avec simplement l’intention de ne rien dire, plutôt que de voir monter l’animosité. Mais lorsqu’il s’agissait de questions qui pourraient sérieusement affecter des vies, je ne pouvais pas m’empêcher de donner mon opinion. Je me serais senti coupable si je ne l’avais pas fait. Je ne me faisais pas d’illusions: ce que j’avais à dire n’aurait pas une influence particulière—en fait je savais par expérience que cela ne ferait que rendre ma propre situation plus difficile, plus précaire. Mais j’étais d’avis que si je n’étais pas ferme en ce qui concernait certains principes qui me semblaient être cruciaux pour le Christianisme, il ne servait à rien d’être ici, la vie elle-même n’avait plus vraiment de sens.

On a déjà dit qu’à partir de 1978 l’ambiance commença à changer au sein du Collège. L’euphorie du début qui avait accompagné le dramatique changement dans l’administration s’était affaiblie. L’esprit de “camaraderie” fraternelle qui semblait régner pour un temps et qui était accompagné d’expressions de modération, de plus grande flexibilité des points de vue, avait aussi sensiblement diminué. Chacun était bien établi dans sa position respective dans les divers Comités, et après quelque temps, il semblait que certains faisaient étalage de leurs forces. Des partis bien manifestes commencèrent à apparaître parmi les membres, si bien que souvent il n’était pas difficile de prévoir comment le vote tournerait pour les sujets proposés.

Si par exemple, les mains de Milton Henschel, Fred Franz, Ted Jaracz et Lloyd Barry se levaient, on pouvait être *pratiquement* sûr que celles de Carey Barber, Martin Poetzinger, William Jackson,

9 Celles-ci comprenaient les livres *Tout finit-il avec cette vie?* (écrit par Reinhard Lengtat); *La vie a bien un but* (par Ed Dunlap); *Comment s’assurer une vie de famille heureuse* (écrit principalement par Colin Quackenbush); *Comment choisir le meilleur mode de vie* (par Reinhard Lengtat); et *Commentaire sur la lettre de Jacques* (par Ed Dunlap). Au moment de ma démission, j’avais été assigné à la surveillance du développement d’un livre sur la vie de Jésus-Christ, que Ed Dunlap devait écrire.



George Gangas, Grant Suiter et Jack Barr se lèveraient aussi. Si leurs mains ne se levaient pas, ces derniers généralement ne lèveraient pas les leurs non plus. D'autres voteraient *vraisemblablement* comme eux, mais on ne pouvait pas présumer de leurs votes aussi facilement. Cette tendance prédominait, à de rares exceptions près.

Cette tendance s'avérait particulièrement exacte lorsqu'une politique ou position traditionnelle était en discussion. On pouvait savoir à l'avance qui voterait certainement en faveur du maintien de la politique traditionnelle et contre tout changement. Même dans le cas du "service alternatif", dont il a déjà été question dans un chapitre précédent, bien qu'il y eût plus de membres en faveur d'un changement, les autres purent néanmoins empêcher qu'il y ait un vote d'une majorité des deux tiers, ce qui aurait modifié la position traditionnelle.

Dans quelques cas controversés, il est évident que certains exercèrent des pressions. J'étais d'avis que si quelqu'un souhaitait présenter des informations en dehors de la session, la meilleure façon était de le faire par écrit et de donner des copies à tous. Ainsi, au moins, tout le monde avait les mêmes informations et, par conséquent, "toutes les cartes étaient sur la table". Mais de telles propositions étaient habituellement très rares et, quand il y en avait, elles étaient peu souvent discutées de façon approfondie.

La session du Collège Central du 14 novembre 1979 fut, je crois, annonciatrice des événements traumatisants qui secouèrent violemment le siège mondial au printemps de 1980, et qui entraînèrent l'exclusion de nombreux membres du personnel pour "apostasie", et aussi ma propre démission du Collège et de membre du personnel du siège mondial.

Ce jour-là, nous nous étions occupés de quatre questions mineures ; chaque motion fut adoptée à l'unanimité. Toutefois, le sentiment d'harmonie qui avait pu exister fut vite rompu par une remarque troublante. Grant Suiter annonça qu'il désirait soulever une question au sujet de laquelle, affirmait-il, il y avait des "bavardages considérables". Il révéla avoir entendu dire que certains membres du Collège Central et du Service de la Rédaction avaient eu des conversations au cours desquelles ils avaient fait des commentaires qui n'étaient pas en accord avec les enseignements de la Société, et que cela semait la confusion. Il avait aussi entendu, dit-il, que parmi le personnel de la famille du siège mondial, certains faisaient des

déclarations du type de “Lorsque le Roi Saül mourra, les choses changeront”.¹⁰

Je n’avais jamais entendu qui que ce soit dans la famille du siège mondial faire une telle remarque. Grant Suiter n’a pas dit où il avait obtenu cette information ou qui était la source des “bavardages” qu’il avait mentionnés, mais il devint très sérieux et ses paroles et les expressions de son visage reflétaient une émotion intense et animée. Et, pour la première fois, le terme “apostasie” apparut dans une session du Collège Central.

Il s’ensuivit une longue discussion pendant laquelle la plupart des membres indiquèrent qu’ils entendaient ces choses pour la première fois. A mon tour, je déclarais que j’avais fait des discours dans tous les Etats-Unis et dans de nombreux pays, et que je n’avais jamais dit quoi que ce soit qui contredisait les enseignements publiés par l’organisation. Il était rare que les discours d’un membre du Collège Central ne soient pas enregistrés par au moins une personne, et s’il avait dit quelque chose qui ne soit pas conforme, il y aurait une preuve. Je signalais que dans ce cas, le Collège n’aurait sûrement pas à s’en remettre à des rumeurs pour être au courant, car quelqu’un aurait certainement écrit à ce sujet et posé des questions. Je demandais si Grant Suiter était personnellement informé d’un cas concernant un membre du Collège ou du Service de la Rédaction. Il répondit simplement ‘on parle de ces choses’ et que certains membres des Comités de Filiales qui assistaient à des séminaires au siège mondial avaient dit qu’ils étaient “déconcertés” car ils avaient entendu des opinions contradictoires prononcées par ceux qui enseignaient les classes.

Il fut décidé que le Comité pour l’Enseignement (qui était chargé de la surveillance des séminaires) ferait une enquête. Dans une session ultérieure, ils rapportèrent qu’ils n’avaient trouvé aucune preuve au sujet des choses dont on parlait, que le seul “trouble” parmi les membres des Filiales provenait d’un point développé dans une classe dirigée par Carey Barber du Collège Central. Il traitait du Royaume du Christ qui aurait commencé en 33 de notre ère au moment de son ascension au ciel, et certains avaient du mal à le concilier avec l’enseignement relatif à 1914.¹¹ La question fut résolue par un accord

10 Vraisemblablement, cela était en rapport avec le président de la Société (Fred Franz); apparemment certains croyaient à tort que la présidence avait encore le pouvoir dont elle avait joui jusqu’en 1976.

11 L’enseignement officiel indique qu’à son ascension, le Christ commença à régner en tant que roi sur sa congrégation seulement; et qu’en 1914 il fut investi du pouvoir complet pour régner sur toute la terre.



demandant à tous les membres du Collège Central de prêter attention à ce qu'ils disent dans l'exercice de leurs fonctions; néanmoins, il fut clairement indiqué pendant cette session, que cela ne signifiait pas qu'on essaierait de contrôler les conversations privées, comme par exemple entre amis intimes. Mais cette dernière position n'a pas tenu la route.

Je trouvais que cette discussion était significative. Bien que Grant Suiter n'ait pas indiqué qu'il avait eu connaissance d'un seul cas où un membre du Collège Central aurait fait des commentaires contraires aux enseignements publiés durant ses fonctions, je savais qu'il y en avait qui auraient pu être cités. Le Collège avait déjà examiné ce qui s'était passé lors de la visite de certaines filiales européennes par Albert Schroeder au cours de laquelle il avait avancé l'idée que l'expression "cette génération" pourrait avoir un sens différent de celui qui était publié. Des échos nous en étaient parvenus de différents endroits. Nous savions aussi que le président, Fred Franz, lorsqu'il enseignait certaines classes à l'école de Galaad, avait introduit une nouvelle compréhension concernant les "clés du royaume" (dont il est question dans Mathieu, chapitre 16, verset 19). Cette compréhension était en contradiction avec les enseignements publiés par l'organisation. Cela avait été fait sans consultation préalable du Collège, et cet argument avait été présenté, non pas comme une suggestion, mais comme *la compréhension correcte*.¹² Des classes entières de diplômés de Galaad débutèrent leur mission avec cette nouvelle interprétation, dont le reste des frères n'avait jamais entendu parler.

Néanmoins, aucun de ces cas ne fut soulevé lors de la session du Collège Central, et je n'avais pas envie de le faire.¹³ Mais je sentais bien que quelque chose se préparait qui tôt ou tard ferait surface. Et je ne doutais pas que lorsque cela arriverait, son impact serait dirigé, non pas contre ces personnes, mais contre moi-même et, en dehors du Collège, contre Edward Dunlap.

A cause du sentiment que je discernais chez plusieurs d'entre eux, je m'étais déjà demandé s'il ne serait pas judicieux de démissionner

12 Finalement la question fut portée devant le Collège et, après bien des débats, elle fut approuvée (sans unanimité) et publiée dans la *Tour de Garde* du 1^{er} janvier 1980, pages 16-29.

13 Lors d'une réunion (à Chicago je crois) de témoins avocats et docteurs, un autre membre du Collège Central, Grant Suiter, les avait invités à donner leur avis sur la validité de la position de la Société concernant l'usage de l'expression "ministre ordonné". Bien qu'il ne fit aucune déclaration directe indiquant son désaccord pendant cette réunion, il l'avait fait devant le Collège, et la réponse à son invitation indiquait clairement que ses auditeurs s'étaient sentis libres de critiquer la position actuelle.

du Comité pour le Service et limiter ainsi ma participation en tant que membre de comité, uniquement au Comité de Rédaction. Un jour, dans une conversation avec Robert Wallen qui exerçait les fonctions de secrétaire du Comité pour le Service (il n'était pas un membre du Collège Central), je mentionnais que j'avais pratiquement décidé de quitter ce comité.¹⁴ Il répondit, "Tu ne peux pas faire ça. Il faut bien qu'il y ait un peu d'équilibre dans ce comité". Il insista pour que je change d'avis.

Toutefois, le même sentiment d'hostilité exprimé au cours de la session du 14 novembre 1979 refit surface dans une autre session, et comme je m'en doutais, cette fois j'étais particulièrement visé. Au cours de la session, Lloyd Barry, qui avait la responsabilité de veiller à ce que chaque numéro du périodique *La Tour de Garde* soit assemblé et prêt à être publié, se montra très préoccupé de ce que je n'avais pas placé mes initiales sur un grand nombre (il indiqua le nombre) d'articles de *La Tour de Garde* qui passaient par le Comité de Rédaction. (Chaque article qui devait être publié circulait d'abord parmi les cinq membres du comité et leurs initiales apposées en haut de la page indiquaient leur approbation). Et bien que je ne comprenne pas la raison pour laquelle il soulevait la question pendant une session plénière, plutôt que de m'en avoir parlé d'abord en privé ou lors d'une réunion du Comité de Rédaction, je reconnus que ce qu'il disait était vrai. (En fait j'étais surpris d'entendre le nombre exact d'articles que je n'avais pas signés. Je ne les avais pas comptés; mais lui l'avait fait.)

J'expliquais que, dans ce cas, je n'avais pas signé, simplement parce que, en conscience, je ne pouvais pas le faire. Mais je n'avais jamais non plus essayé d'entraver la publication de ces articles (certains d'entre eux avaient été écrits par le président et concernaient la prophétie de Jérémie; ils insistaient fortement sur le 'rôle prophétique' de l'organisation et sur certaines dates, telles que 1914 et 1919), et je n'avais jamais essayé non plus de monter l'affaire en épingle. L'absence de mes initiales représentait mon abstention, et non mon opposition. Je déclarais devant tout le Collège que s'ils étaient d'avis que cela faisait problème, que si quelqu'un qui s'abstenait de signer pour des raisons de conscience était considéré comme indésirable, la solution était simple. Ils pouvaient nommer une autre personne au Comité de Rédaction, quelqu'un dont la conscience

14 Les autres membres du comité étaient alors Ted Jaracz (coordinateur), Milton Henschel, Albert Schroeder, William Jackson et Martin Poetzingler.



ne l'empêcherait pas d'approuver tous les articles présentés. J'ai alors indiqué que j'avais pensé démissionner du Comité pour le Service pour avoir plus de temps pour le travail au Bureau de la Rédaction. Je m'en remis à eux en leur faisant bien comprendre que quelle que soit leur décision, je l'accepterais.

Après la session, Lyman Swingle, qui était alors le coordinateur du Comité de Rédaction et du Bureau de la Rédaction, s'entretint avec moi dans son bureau et me dit: "tu ne peux pas me faire ça. S'ils décident de leur propre initiative de te remplacer dans le Comité de Rédaction, d'accord. Mais *ne donne pas ta démission*". Il s'exprimait avec beaucoup de vigueur. Je lui dis que je m'en remettais simplement au Collège, mais que j'étais fatigué de la polémique et que je serais heureux si quoi que ce soit pouvait desserrer l'étau dans lequel je me sentais. Il réitéra son conseil.

Le Collège ne fit aucun changement dans mes fonctions.

J'avais néanmoins le fort pressentiment qu'une tempête se préparait. Mais je ne pouvais pas savoir que six mois plus tard je me retrouverais au milieu d'une tempête d'une intensité quasi fanatique, Le Collège Central réagit en prenant des mesures sévères contre ce qu'il pensait être un "complot" d'une ampleur considérable qui menaçait le cœur même de l'organisation. Considérez à présent ce qu'étaient en réalité ce "dangereux complot" aux proportions "gigantesques", le grand "crime" des personnes impliquées, ce qui justifiait la "mentalité de siège" qui s'est développée dans l'organisation jusqu'à ce jour, et les événements qui conduisirent à la "purge" du printemps de 1980.

Le jour avant mon départ pour Paris, la première étape de mon voyage en Afrique Occidentale (le 16 novembre 1979), le président de la Société, Fred Franz, présidait à la discussion du texte biblique matinale (c'était son tour de servir en tant que président cette semaine-là). Dans ses commentaires, il nota que certains s'interrogeaient sur la position de la Société (publiée dans une *Tour de Garde* récente) établissant que Jésus-Christ n'est le médiateur que des "oints" et non pas des autres millions de Témoins de Jéhovah.¹⁵ Voici ce qu'il dit de ces derniers:

Ils mettraient tout le monde dans le même sac et voudraient faire de Jésus-Christ le médiateur de n'importe qui.

15 Voir *La Tour de Garde* du 15 juillet 1979 page31 ; du 15 février 1980 , pages 21-27

En anglais il a dit “le médiateur de chaque Tom, Dick and Harry”, expression qui correspond à “chaque Pierre, Paul et Jacques” en français. Je ne pouvais m’empêcher de penser à tous ceux de la famille du siège mondial qui étaient là avec les noms mentionnés, et je me demandais quel effet ces paroles pouvaient bien leur faire. Je savais qu’il y avait pas mal de discussions à ce sujet au sein de la famille, parfois très défavorables.

Le président affirma ensuite que l’enseignement de la Société était correct. Le seul texte auquel il se référait dans la Bible était Hébreux, chapitre douze, et voici ce qu’il dit :

C’est pour la discipline que vous endurez. Dieu vous traite comme des fils. Car quel est le fils que son père ne discipline pas? Mais si vous êtes sans la discipline, dont tous sont devenus participants, vous êtes vraiment des enfants illégitimes, et non des fils.

Il donna ensuite l’exemple d’un cheval que son maître discipline pour lui apprendre à avancer et il déclara, “Parfois il peut être nécessaire de lui donner quelques coups de fouet pour qu’il le fasse.” Il recommanda à celui qui avait des doutes au sujet de cet enseignement de la Société, de tenir bon, d’accepter la correction, et de “montrer qu’il a le *cran* de persévérer!”¹⁶

Ce soir-là je pris l’avion pour Paris, mais pendant des jours je me sentis écoeuré, non seulement à cause de ces paroles, mais aussi à cause des méthodes employées et de l’esprit dont j’avais été témoin pendant ces dernières années. Pour moi il était évident, d’après les Saintes Ecritures, que Jésus offrait sa médiation pour que tous se réconcilient avec Dieu, et qu’il avait sacrifié sa vie pour tout le monde, qu’il avait donné sa vie en rançon et que les bénéfices de cette r a n ç o n s’appliquaient à tous ceux qui choisissaient de les accepter. Ceci était



Je “témoigne” en Afrique

¹⁶ Plus tard, Ed Dunlap fit le commentaire suivant: “J’ai toujours pensé que c’était la foi qui nous permettait d’endurer et non “le cran”.



tout à fait à l'opposé de l'attitude exprimée dans cette discussion au siège mondial. On aurait cru entendre "une bonne nouvelle différente", non pas la bonne nouvelle telle qu'elle était présentée par les rédacteurs inspirés du premier siècle.

En Afrique, l'avant-dernier pays que j'ai visité était le Mali. Là-bas, la plupart des missionnaires étaient de nationalité française. Après avoir fait tant bien que mal une présentation en français de quelques points dont je devais discuter avec les missionnaires dans chaque pays, je demandais s'ils avaient des questions. Voici la deuxième question qui me fut posée : "La Tour de Garde dit que Jésus n'est le médiateur que des oints, et de personne d'autre. Peux-tu éclaircir ceci pour nous? Même dans nos prières n'est-il pas notre médiateur?"

Si j'avais cherché à semer des doutes, c'eût été l'occasion idéale. Au contraire, j'essayais de les calmer, en attirant leur attention sur la Première Lettre de Jean, chapitre deux, verset 1, qui dit que Jésus est "l'Assistant" de ceux pour qui il est "un sacrifice propitiatoire pour nos péchés", y compris les péchés du "monde entier". Je leur dis que même s'ils ne devaient pas penser que Jésus était leur Médiateur, ils pouvaient sans aucun doute penser qu'il était leur Assistant. Et ils pouvaient être sûrs d'une chose: que son intérêt pour eux était aussi grand que son intérêt pour qui que ce soit d'autre sur terre.

Je pensais avoir réussi à empêcher que cette question ne devienne pour eux encore plus problématique et je n'avais rien dit qui puisse d'une façon ou d'une autre remettre en question les déclarations de *La Tour de Garde*.

Mais quelques jours plus tard, alors que je me rendais à l'aéroport pour mon départ au Sénégal, les missionnaires m'accompagnèrent pour me faire leurs adieux. Une des femmes missionnaires s'approcha et me demanda, "Mais Jésus n'est-il même pas notre médiateur dans nos prières?" Je ne pouvais rien faire d'autre que répéter et mettre l'accent encore une fois sur ce que j'avais déjà dit auparavant lors de la réunion dans la maison des missionnaires.



Locomotive du train déraillé.

Je rentrais à Brooklyn environ trois semaines plus tard. La seule difficulté que j'ai rencontrée en Afrique fut le déraillement du



train dans lequel je faisais un voyage de nuit de vingt heures de Ouagadougou en Haute-Volta à Abidjan en Côte-d'Ivoire.

Le lendemain matin après mon retour, un membre de Comité de Filiale et son épouse, en visite, étaient assis à côté de moi. Le petit-déjeuner avait à peine commencé que l'épouse me demanda si elle pouvait me poser une question. Je répondis, "Tu peux la poser. Je ne sais pas si je pourrai y répondre." Elle raconta que la veille, ils avaient assisté à l'étude de *La Tour de Garde* qui traitait de la médiation du Christ, puis elle posa pratiquement la même question que le missionnaire français au Mali. Je lui donnai la même réponse.

Ce week-end, je me rendis dans le New-Jersey où je devais donner un discours, et après celui-ci une femme de l'assistance est venue me voir (un Témoin actif) me disant qu'elle avait quelques questions. Il y en avait trois, et la deuxième concernait la médiation du Christ. Une fois encore je donnai la même réponse.

Je cite ces incidents parce qu'ils sont représentatifs de ma façon habituelle de répondre à de telles personnes quant à leurs questions au sujet d'enseignements publiés par l'organisation. Toute question que je me posais pour ce qui est des textes bibliques qui corroboraient les enseignements de l'organisation, je ne les discutais qu'avec des personnes que je connaissais personnellement depuis longtemps, tous anciens (pour ce qui est des hommes). Jusqu'en 1980, à l'exception de mon épouse, je ne crois pas qu'il y ait eu plus de quatre ou cinq personnes au monde qui soient vraiment au courant de mes préoccupations, et aucune d'entre elles ne connaissait toutes les raisons à l'origine de ces préoccupations. Il leur aurait fallu un livre tel que celui-ci pour le savoir.

Néanmoins je ne doutais pas un instant que beaucoup, beaucoup d'autres Témoins de Jéhovah se posaient les mêmes questions que moi.¹⁷ Avec mes années passées au Collège Central, il ne me semblait pas évident qu'elles puissent être traitées de façon franche ou qu'on leur accorde la réflexion qu'elles méritent en faisant des recherches approfondies et minutieuses dans les Saintes Ecritures, ou que des

17 Un jour, un membre de longue date du Bureau du Service vint vers moi et il souleva une question au sujet d'un article écrit par le président. Je dis que je ne pouvais pas répondre pour l'article et je suggérais qu'il pose sa question par écrit. Il répondit, "Non. Je l'ai déjà fait, et je m'y suis brûlé les doigts" Je répondis que si personne n'écrivait, nous ne serions jamais au courant de leurs préoccupations. A cela il répliqua, "Si tu veux vraiment savoir ce que les gens pensent de ces articles, demande aux surveillants de circonscription et de district de mettre par écrit ce qu'ils en pensent. Mais il faut que tu leur dises de ne pas donner leurs noms, sinon ils n'écriront que ce qu'ils pensent être les réponses qu'on attend d'eux." Il affirma que ce serait la même chose si on invitait des anciens du Béthel à écrire.



décisions soient prises, non pas basées sur les positions traditionnelles de longue date, mais sur les preuves bibliques ou la non-existence de ces preuves.

De toute évidence, on pouvait au contraire conclure que toute discussion franche sur ces difficultés était perçue comme un grave danger pour l'organisation, et une forme de déloyauté pour ses intérêts. L'unité, (en fait l'uniformité) était apparemment plus importante que la vérité. Les questions concernant les enseignements de l'organisation pouvaient être soulevées dans le cercle intime du Collège Central, et nulle part ailleurs. Même si les débats étaient très animés au sein de ce cercle privé, le Collège devait présenter un front uni à ceux de l'extérieur, même si cette "façade" masquait de sérieux conflits d'opinions.

Je n'ai rien trouvé dans les Saintes Ecritures qui justifie cette prétention, car les Ecritures authentifient leur véracité par la franchise et la candeur dont elles font preuve en reconnaissant les différences qui existaient parmi les premiers Chrétiens, y compris les apôtres et les anciens. Plus important encore, je n'ai rien trouvé dans les Saintes Ecritures qui justifie la limitation de telles discussions à une société d'hommes, secrète et fermée, dont les décisions prises par une majorité des deux tiers doivent être acceptées comme "vérité révélée" par tous les Chrétiens. Je ne croyais pas que la vérité avait à craindre quoi que ce soit de discussions franches, ni aucune raison de se soustraire à un examen minutieux. Tout enseignement qui devait être protégé contre une telle investigation ne méritait pas qu'on lui donne son soutien.

Depuis la rédaction de l'ouvrage de référence intitulé *Auxiliaire pour une meilleure intelligence de la Bible*, j'entretenais des rapports amicaux avec Edward Dunlap. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1964 alors que je suivais un cours de dix mois à l'Ecole de Galaad. A cette époque il était alors le directeur de l'Ecole et l'un de ses quatre enseignants. Notre classe, (la 39e), était composée d'environ cent personnes, la majorité étant des hommes des Bureaux de Filiales. On peut affirmer sans mentir que la plupart d'entre eux considéraient les classes conduites par Dunlap de loin les plus instructives pour ce qui est de la compréhension des Saintes Ecritures.¹⁸ Originaire de l'Oklahoma, d'apparence plutôt rude, Ed ne possédait qu'une

18 Lloyd Barry était aussi dans cette classe et il s'est exprimé dans ce sens à plusieurs occasions au sein du Collège Central. Il ne fait aucun doute à mes yeux qu'un seul des autres étudiants ait jamais remis en question l'amour sincère et la connaissance profonde que Ed avait des Saintes Ecritures.

éducation ordinaire, mais pouvait prendre des sujets très difficiles et complexes et les rendre intelligibles, que ce soit les fonctions de la Loi Mosaique ou une étude scientifique de génétique. Toutefois, ce qui était encore plus important à mon avis, c'était sa modestie. A part un penchant pour des cravates voyantes, c'était une personne simple qui ne se faisait pas remarquer par son apparence, son comportement et sa façon de parler. Quelles que soient les responsabilités qui lui étaient assignées, il restait toujours la même personne.



Ed Dunlap

Un fait qui, à mon avis, est caractéristique de sa personnalité, c'est une remarque qu'il m'avait faite à propos d'un examen semestriel. Nous lisions les différentes épîtres de Paul pendant nos cours et chaque semaine il y avait un examen sur les points étudiés. Entre autres, il y avait généralement des questions sur le lieu et la date à laquelle ces lettres avaient été écrites. En prenant une lettre à la fois, il était facile de s'en souvenir. Mais à la fin du semestre, au moment des examens de fin d'étude, je réalisai que la TOTALITE des treize épîtres de Paul était concernée, et se rappeler toutes les dates et les endroits suggérés posait un assez gros problème. Elles ne suivaient aucun ordre chronologique dans le canon de la Bible. J'ai travaillé longtemps à ce problème et j'ai enfin trouvé un système mental pour m'en souvenir.

Le jour de l'examen arriva et nous avions deux heures pour le passer. Je finis un peu en avance et en sortant de la classe je rencontrai Ed qui entrait. Il me demanda, "Comment cela s'est-il passé?" Je répondis, "Oh, ce n'était pas trop dur. Mais je ne te pardonnerai jamais." Il demanda ce que je voulais dire. Je répliquai, "J'ai travaillé sans relâche à mettre au point un système pour mémoriser les dates et les lieux de rédaction de chacune de ces épîtres, et tu n'as pas posé une seule question là-dessus." Il prit ma remarque plus sérieusement que je ne l'avais voulu et dit, "Sais-tu pourquoi je ne donne pas de question là-dessus dans les examens de fin d'étude? Je n'arrive pas à m'en souvenir moi-même." Il y avait quatre enseignants dans cette école : Ulysses Glass, Bill Wilkinson, Fred Rusk et Ed Dunlap. Je pense qu'il est juste de dire que des quatre, seul Ed aurait donné cette réponse. C'était typique de sa personnalité modeste.



Il avait toujours été entièrement dévoué à l'organisation. Son état de service à temps complet était aussi long que le mien. Une autre circonstance qui nous en dit plus à son sujet, concerne une maladie qu'il contracta à la fin des années 1960. En langage courant, on l'appelle "*Tic Douloureux*", le terme médical est *névralgie du trijumeau*, l'inflammation d'un grand nerf facial à trois branches qui produit une des maladies les plus douloureuses connue chez les humains. La douleur lancinante et aveuglante peut être provoquée par n'importe quoi, une légère brise, un simple contact, tout ce qui peut exciter le nerf, et quand la maladie s'aggrave, c'est à peine si la victime peut accomplir des choses ordinaires telles que se peigner, se brosser les dents ou manger, sans risquer une crise. Certains de ceux qui en sont affligés sont poussés au suicide.

Ed a souffert de cette maladie pendant sept ans, avec des rémissions temporaires et suivies d'aggravations. Durant cette période, le président, Nathan Knorr s'était mis en tête (peut-être à cause de commentaires faits par d'autres) que ceci était dû à des troubles émotifs et n'était pas vraiment d'origine physiologique. Un jour il parla à Ed, le questionnant sur sa vie conjugale et sur d'autres points en rapport avec cette maladie. Ed lui assura que cela n'avait absolument rien à voir avec le problème, qu'il pouvait être en congé et malgré tout une attaque pouvait frapper sans prévenir. Toutefois le président ne tint pas compte des explications d'Ed, et l'informa qu'il avait décidé de l'envoyer pour un temps aux ateliers afin qu'il puisse faire plus d'exercices. Il devait travailler à l'atelier de reliure.

Ed avait alors passé la soixantaine et prenait depuis quelque temps de puissants médicaments, ordonnés par le médecin du personnel, dans le but de supprimer les crises douloureuses. Parfois il était cloué au lit pendant des jours ou une semaine entière à cause de cette maladie. Mais voici qu'on l'envoyait maintenant à l'atelier de reliure où il devait alimenter une machine dans la chaîne de production. Il accomplit ce travail en silence pendant des mois, en essayant de faire de son mieux dans la tâche "théocratique" qui lui avait été assignée. Mais il me confia que cela lui avait fait réaliser pour la première fois le contrôle absolu que l'organisation exerçait sur sa vie. Ses tentatives d'explications furent ignorées, et contrairement au bon sens, on le plaça dans la situation la moins souhaitable pour quelqu'un souffrant de ce genre de maladie.

Quelques années plus tard, alors qu'il avait perdu tout espoir, il entendit parler d'un neurochirurgien à Pittsburgh qui pensait avoir découvert la cause de cette maladie vieille comme le monde, et qui

avait perfectionné une microchirurgie pour la soigner. Ed subit l'opération (qui consistait à enlever une partie du crâne et une opération corrective impliquant l'artère principale menant au cerveau, artère parallèle au nerf enflammé). Enfin, il finit par guérir. Il ne comptait pas recevoir d'excuses de la part de l'organisation pour sa sérieuse erreur de jugement sur la façon dont elle avait considéré et traité son douloureux problème. Et il n'en reçut pas.

Etant donné que nos bureaux étaient pratiquement adjacents, aussi bien lors des recherches sur le livre *Auxiliaire* que par la suite, nous conversions régulièrement et échangeons chaque détail intéressant que nous trouvions au cours de nos recherches. Le Comité de Rédaction du Collège Central nous avait choisis pour travailler ensemble à de nombreux projets, tel le *Commentaire sur l'épître de Jacques*. Dans nos conversations, nous n'étions pas toujours d'accord sur tout, mais cela n'avait aucune influence sur notre amitié ou notre respect mutuel.

Si je mentionne ces faits, c'est qu'Edward Dunlap était l'une des rares personnes au courant de mes profondes préoccupations sur ce que je voyais dans l'organisation, et particulièrement au sein du Collège Central. Il se posait les mêmes questions. Comme moi, il ne pouvait harmoniser la plupart des choses qu'il voyait, entendait et lisait avec les Saintes Ecritures.

Bien qu'il fût dans l'organisation depuis le début des années 1930, pendant la plus grande partie de cette association, il ne s'était pas compté parmi les "oints". Je lui en parlai un jour, vers la fin des années 1970, et il raconta que lorsqu'il se joignit à la Watch Tower, elle enseignait qu'il y avait deux classes qui hériteraient de la vie céleste : "les élus" (comprenant 144.000 personnes) et "la grande compagnie" (ou "grande foule" de Révélation, chapitre sept). On disait que "la grande compagnie" était composée de Chrétiens dont la foi était inférieure à celle des élus, et par conséquent, bien qu'elle soit destinée à la vie céleste, la "grande compagnie" ne ferait pas partie de ceux qui régneraient avec le Christ en tant que rois et prêtres. Etant donné que des deux classes, l'une était clairement supérieure et l'autre inférieure, Ed présuma, comme d'habitude, qu'il devait faire partie de la classe inférieure, la "grande compagnie".

Mais en 1935, le Juge Rutherford annonça, au congrès de Washington D.C., la "vérité révélée": ceux de la "grande compagnie" étaient destinés à vivre, d'après les Ecritures, non pas au ciel mais sur terre. Comme Ed l'avait dit, il avait toujours eu l'espoir d'une vie céleste, et il pensait que rien ne pouvait être aussi merveilleux que



de servir en présence de Dieu, en compagnie de son Fils. Mais à cause du changement annoncé par l'organisation, il réprima ces espoirs et accepta l'espérance qu'on lui attribuait, puisqu'il faisait partie de la "grande compagnie".

Ce n'est qu'en 1979 qu'il réalisa clairement qu'aucune organisation humaine ne pourrait changer l'invitation qu'on trouve dans les Ecritures, en fixant une date pour un changement quant à l'espoir dont la Bible disait qu'il était offert à toute personne qui embrassait cette espérance, et cela pour qui que ce soit, Ed y compris. Ainsi, quarante-quatre ans après 1935, il commença à prendre les emblèmes, le pain et le vin lors du Repas du Soir du Seigneur, chose que seuls font les "oints" parmi les Témoins de Jéhovah.

Quand un Témoin ou qui que ce soit d'autre demande, "Comment quelqu'un sait-il s'il fait partie de la classe des "oints" et a l'espérance céleste?"; la réponse habituelle est la citation de la déclaration de Paul aux Romains, chapitre huit, versets 16,17:

L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si donc nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers: oui, héritiers de Dieu, mais cohéritiers de Christ, pourvu que nous souffrions avec lui pour être aussi glorifiés avec lui.

Voici ce qu'a été et est encore l'enseignement officiel : seuls les 144.000 "oints" peuvent avoir une telle "attestation de l'esprit", et elle leur dit qu'ils font partie du groupe des 144.000 qui est le seul à pouvoir espérer une vie céleste. On considère que tous les autres sont des enfants de Dieu potentiels et leur espérance doit être terrestre.

En lisant le contexte, à partir du tout début du chapitre, il était évident pour Ed que l'apôtre Paul *parlait en effet* de deux classes. Il n'était pas question de deux classes divisées quant à leur espérance d'une vie soit céleste, soit terrestre dans le futur.

A l'évidence, les deux classes étaient plutôt: ceux guidés par l'esprit de Dieu, d'une part, et ceux dominés par la chair pécheresse, d'autre part.

Le contraste indiqué par l'apôtre n'était pas entre l'espoir d'une vie au ciel ou d'une vie sur terre, mais entre la vie et la mort même, entre l'amitié avec Dieu ou l'inimitié contre Dieu. Comme les versets 6 à 9 le disent:

Penser à la chair, en effet, signifie la mort, mais penser à l'esprit signifie vie et paix ; parce que penser à la chair signifie inimitié contre Dieu, car elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, et même, elle ne peut pas l'être. Ceux donc qui vivent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu.



Cependant, vous vivez, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, si vraiment l'esprit de Dieu habite en vous. Mais si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, celui-là ne lui appartient pas.

Dans sa discussion, Paul ne se demandait pas s'il y avait une vie céleste ou une vie terrestre, mais simplement si on vivait par l'esprit de Dieu ou au contraire suivant les désirs de la chair. Paul a bien fait comprendre que c'était une chose ou l'autre: ou bien on avait l'esprit de Dieu et on en produisait les fruits, ou bien on était ennemi de Dieu et on n'appartenait pas au Christ. Sans cet esprit il ne pouvait y avoir "la vie et la paix", seulement la mort. Si on avait l'esprit de Dieu, alors on était fils de Dieu, comme Paul le dit (verset 14):

Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu.¹⁹

Comme Ed l'indiquait, Paul ne dit pas "quelques-uns", mais "TOUS ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu" sont ses fils, ses enfants. Ceux qui sont conduits par cet esprit auraient "l'attestation" de l'esprit pour le démontrer, y compris l'évidence de ses fruits dans leurs vies, un peu comme ce que la Bible dit d'Abel, Hénoch, Noé et d'autres à qui "témoignage avait été rendu" qu'ils avaient plu à Dieu.²⁰

L'importance de ces arguments deviendra évidente lorsque nous considérerons la suite des événements.

Il suffit de dire qu'Ed Dunlap partageait avec moi les mêmes préoccupations fondamentales, particulièrement en ce qui concernait le dogmatisme et l'esprit autoritaire qui étaient manifestés. Il était d'avis, comme moi, que l'autorité humaine, lorsqu'elle dépasse ses limites convenables, amoindrit inévitablement le rôle de Jésus-Christ en tant que Tête de la congrégation.

Peu de temps après mon retour d'Afrique, un ami de longue date est venu nous rendre visite dans notre chambre au siège mondial. Son nom était René Vásquez et je le connaissais depuis trente ans. Je l'avais rencontré pour la première fois à Puerto Rico, dans la ville de Mayagüez où il vivait avec son père qui s'était remarié. René était alors un jeune lycéen. Son père et l'épouse de son père étaient tous deux fortement opposés à ce que René étudie avec les Témoins de Jéhovah. Leur opposition devint si intense, qu'un soir, après avoir

19 Comparez comment l'apôtre se sert de cette même expression "conduit par l'esprit" quand il fait une comparaison semblable entre les œuvres de la chair et l'esprit de Dieu dans Galates 5:18, où on peut lire que ceux qui sont "conduits par l'esprit" "ne sont pas sous la Loi". Si on nie que cela s'applique à *tous* les Chrétiens, plutôt qu'à un groupe d'élus, tous les autres seraient encore sous la loi et condamnés par la loi..

20 Hébreux 11:1-7



étudié chez des Témoins missionnaires, René décida qu'il ne pouvait plus le supporter. Il passa la nuit sur un banc d'une place publique. Le lendemain matin, il se rendit à la maison d'un oncle et d'une tante et leur demanda s'il pouvait vivre avec eux, ce qu'ils acceptèrent. Bien qu'ils n'approuvaient pas les Témoins de Jéhovah, ils étaient tolérants. Après avoir reçu son diplôme de fin d'études secondaires, René commença immédiatement le "service de pionnier" à plein temps.

En 1953, il assista à une assemblée à New York et décida de rester aux Etats-Unis, se maria et avec son épouse il s'engagea dans le service de pionnier. Ils furent invités à voyager parmi les congrégations espagnoles dans l'Ouest des Etats-Unis; plus tard ils allèrent à l'école de Galaad et furent envoyés en Espagne. Bientôt René fut nommé Surveillant de District dans ce pays. Les activités des Témoins de Jéhovah étaient officiellement interdites, et lui et son épouse voyageaient à travers toute l'Espagne, continuellement sur leur garde à cause de la police, et conscients du danger d'être découverts et arrêtés ou déportés. Toutes les réunions avaient lieu en cachette. Après des années de telles activités clandestines, les nerfs de René étaient sur le point de craquer. Lui et son épouse avaient passé sept ans en Espagne, à cause de sa santé, ainsi que de besoins dans la famille de sa femme, ils retournèrent aux Etats-Unis par leurs propres moyens et y arrivèrent pratiquement sans ressource.

À son retour, le seul travail que René put trouver fut dans une usine sidérurgique où il devait soulever de lourdes charges. Personne de petite taille, son corps frêle flancha le deuxième jour, l'envoyant à l'hôpital. Plus tard, il trouva un autre emploi et quand ils eurent réglé leurs problèmes financiers, lui et son épouse retournèrent immédiatement dans le service de "pionniers", puis dans la Circonscription et le District et finalement on leur demanda de rejoindre les employés au siège de Brooklyn où on donna à René la direction d'une section du Bureau du Service. Il y devint responsable de toutes les congrégations espagnoles des Etats-Unis, qui comptaient environ trente mille Témoins. Il y servit jusqu'en 1969 au moment où sa femme se trouva enceinte, ce qui les obligèrent d'abandonner leur "service au Béthel".

René me dit qu'il voulait essayer de rester à New York, non pas parce qu'il aimait la ville, mais parce qu'il pensait que si les circonstances le permettaient, il pourrait être utile au siège de l'organisation. Ce qui fut le cas, et après quelques années, il offrit deux jours par semaine de son temps pour aider à faire des traductions



espagnoles, diriger l'enregistrement de drames bibliques en espagnol pour les assemblées et aussi travailler à mi-temps comme surveillant de circonscription et de district dans les nombreuses congrégations espagnoles de la région de New York. Il avait passé quelques temps au Portugal et lorsque des congrégations portugaises se formèrent, il dérouilla ses connaissances de la langue et se mit à les servir aussi.

Je serais fort étonné que quelqu'un ait eu à se plaindre du service de René pendant ses plus de trente ans d'association avec l'organisation, que ce soit à Puerto Rico, en Espagne ou aux Etats-Unis. D'un tempérament très doux, il était en même temps une personne de principes; néanmoins il avait appris l'art d'être ferme sans être dur ou désagréable. Même en considérant sa situation ultérieure, qui sera présentée un peu plus loin, je doute qu'aucune des personnes ayant travaillé avec René Vásquez partout où il a servi, nierait que ceci est une évaluation honnête de sa personne. S'il avait un défaut notable, c'était, comme il le reconnaissait lui-même, qu'il était peut-être trop accommodant quand on lui demandait de faire quelque chose pour les autres, particulièrement si c'était la Société qui le lui demandait. Il réalise aujourd'hui que sa vie de famille en a souffert inutilement.

Pour donner un exemple, lui et son épouse n'avaient pas pris de vraies vacances depuis des années et il avait organisé un voyage qui les emmèneraient de nouveau à séjourner en Espagne. Peu de temps avant leur départ, Harley Miller, qui était alors à la tête du Bureau du Service, appela René et lui demanda de faire du travail de circonscription juste à ce moment-là. René jugea que c'était son devoir d'accepter, car il n'avait jamais refusé une tâche assignée par "l'organisation du Seigneur". Sa femme fit le voyage accompagnée de sa mère.

René habitait près de l'aéroport de La Guardia, et les membres du Bureau du Service, entre autres Harley Miller, lorsqu'ils voyageaient en avion le week-end pour aller prononcer des discours, s'arrangeaient pour que René vienne les chercher et les transporte au Béthel à leur retour. Certains des vols arrivaient vers minuit, d'autres même plus tard. René avait insisté pour le faire aussi pour moi et j'avais accepté à cause de notre vieille amitié, jusqu'à ce que j'apprenne à quel point d'autres se servaient de sa bonne volonté à vouloir aider. A mon avis, on profitait de son tempérament serviable et, à de rares exceptions près, j'ai cherché d'autres moyens de transport par la suite.

Je peux imaginer que s'il était possible de se procurer la liste de ceux que le Collège Central avait désignés comme les principaux



acteurs du “complot contre l’organisation”, ceux contre lesquels ils entreprirent des actions vraiment radicales afin d’en être débarrassés, elle comporterait les noms d’Ed, René et moi. Cependant, nous ne nous sommes jamais retrouvés ensemble tous les trois. Durant cette période, il m’est peut-être arrivé deux fois d’avoir de longues conversations avec René; il en fut de même entre Ed et René.

Quelles étaient donc les soi-disant activités sinistres dans lesquelles nous étions engagés? Tout simplement, nous parlions de la Bible entre nous, entre vieux amis.

Le soir où René est venu nous rendre visite dans notre chambre, il avait participé à un séminaire pour anciens organisé par la Société. Nous avons discuté de ses impressions, qui étaient généralement favorables. Néanmoins, pendant la conversation, il dit: “C’est comme si nous adorions des *chiffres*. Je souhaite parfois que nous supprimions complètement les rapports.” Par rapports, il faisait allusion au système obligeant chaque Témoin à remettre tous les mois un formulaire indiquant quelles activités de “témoignage” avaient été accomplies, y compris le nombre d’heures passées, les publications distribuées, et ainsi de suite.²¹

Je rappelais ce qui avait été dit dans le programme de la dernière assemblée de district au sujet de “la foi et les œuvres” et nous en avons discuté, ainsi que des déclarations de l’apôtre dans sa lettre aux Romains. Comme je le voyais, l’enseignement de l’apôtre demandait tout d’abord d’affermir la foi des gens; après cela, les œuvres suivraient d’elles-mêmes — car une foi authentique est productive et active, comme l’est un amour authentique. On peut être sans cesse sur le dos de quelqu’un pour qu’il accomplisse certaines œuvres et il le fera peut-être à cause de la pression. Mais où est la preuve que les œuvres sont engendrées par la foi et l’amour? Et si ce n’est pas la motivation, est-ce qu’elles seraient vraiment agréables à Dieu?

Il semblait évident que les actes de foi devaient être spontanés, et non pas systématisés ou devant rentrer dans un certain moule, tout comme des actes d’amour devaient être spontanés et non pas accomplis pour se soumettre à un plan d’activités programmé par d’autres.

21 L’importance donnée à ces rapports est incontestable. Chaque Témoin doit remettre son rapport à la congrégation, chaque congrégation les remet au Bureau de Filiale de son pays, chaque Bureau de Filiale envoie un rapport mensuel détaillé au siège mondial où ces rapports mensuels sont compilés, les moyennes calculées, les pourcentages d’accroissement notés. Ils sont étudiés aussi avidement que le sont les chiffres de production et l’accroissement des affaires par une grande entreprise; toute fluctuation ou tendance à la baisse du nombre de Témoins qui rapportent leur temps, des heures indiquées ou de la distribution des publications, est cause d’inquiétude. Les représentants de Filiales sont mal à l’aise si les rapports mensuels de leur pays ne montrent pas un accroissement ou pire encore, s’ils montrent une baisse.



Il est bon d'avoir des arrangements ordonnés, à des fins de commodité, mais pas comme un moyen de contrainte subtile, dont on se sert pour créer un complexe de culpabilité chez tous ceux qui ne "rentrent pas dans le moule". Plus les hommes tentent de diriger la vie et les activités d'autres Chrétiens, plus ils restreignent la capacité d'être motivés et maîtrisés par la foi et l'amour. Je reconnais qu'il est plus difficile et bien plus dur d'affermir la foi et l'appréciation d'autres personnes à l'aide des Saintes Ecritures, que de donner simplement de "petits discours d'encouragement" ou de les culpabiliser, mais, si on s'en tient à ce qu'écrivit l'apôtre, bien que plus difficile cela me semblait être la seule façon bibliquement correcte et la plus sage.

Voilà la substance de cette conversation. La question des rapports déclencha la conversation, mais on n'en parla plus par la suite. Quelques temps après, je rencontrais René dans l'entrée d'un des bâtiments, et il me dit qu'il trouvait qu'en abordant les choses à la lumière des écrits de Paul aux Romains, son travail de surveillant de circonscription et de district était devenu plus agréable et ses discussions avec les anciens plus constructives.

Quelques semaines plus tard, mon épouse et moi étions invités chez lui pour un repas. Bien que nos deux couples aient été ensemble dans la même congrégation de langue espagnole à Queens, New York, pendant nos premières années dans la ville, nos rencontres avaient été depuis lors plutôt sporadiques. Avant et après le repas, René voulait parler du message dans la lettre aux Romains. Bien que ce soit à un degré moindre qu'avec mon épouse, je me sentais obligé de répondre à ses questions, plutôt que de les éviter. Je le connaissais depuis trente ans; je savais qu'il était un étudiant sérieux des Saintes Ecritures. Je lui parlais en tant qu'ami, non en tant que dirigeant de l'organisation, et en discutant la parole de Dieu avec lui, je pensais que j'étais avant tout responsable devant Dieu, non devant des hommes, non devant une organisation. Si je m'abstenais de parler à de telles personnes de ce que je pensais être des enseignements bien établis par les Saintes Ecritures, comment pourrais-je dire, comme Paul l'a fait dans ses paroles aux anciens d'Ephèse, rapportées dans les Actes, chapitre vingt, versets 26 et 27:

C'est pourquoi je vous prends à témoin en ce jour même que je suis pur du sang de tous les hommes, car je ne me suis pas retenu de vous annoncer tout le conseil de Dieu.



En agissant ainsi, Paul savait qu'on avait parlé de lui d'une façon injurieuse dans la Synagogue d'Ephèse.²² Et je savais que mes paroles pourraient produire des résultats semblables.

Entre autres, nous avons discuté de la première partie du chapitre huit de Romains (déjà considéré plus haut dans ce chapitre). Je voulais savoir comment il comprenait le verset 14, touchant la relation filiale avec Dieu, en considérant le contexte. Il ne l'avait jamais examiné dans son contexte (ce qui est probablement vrai de pratiquement tous les Témoins de Jéhovah). Quand il le fit, sa réaction fut spontanée et vive. Ce qui paraît évident à d'autres, peut frapper un Témoin de Jéhovah comme une révélation. René fit la remarque suivante: "Pendant des années, j'avais l'impression de résister à l'Esprit Saint lorsque je lisais les Ecritures Chrétiennes. Je lisais et appliquais tout cela à ma personne, puis soudain je m'arrêtais et me disais, 'Mais ces choses ne s'appliquent pas à moi, mais seulement aux oints.'"

Je sais, il sait et Dieu sait que je n'ai pas usé de persuasion pour qu'il voit ce point différemment. C'était les paroles même de l'apôtre lues dans la Bible, dans leur contexte, qui l'ont persuadé. Lors d'une rencontre fortuite ultérieure, il me dit que les Saintes Ecritures dans leur intégralité étaient dorénavant bien plus compréhensibles.

Bien que cela puisse paraître étrange, quand un Témoin de Jéhovah (qui ne fait pas partie des quelque 8.800 "oints") arrive à la conclusion que les paroles qu'on trouve de Matthieu à l'Apocalypse s'adressent à lui et s'appliquent à lui non seulement "par extension", mais réellement et directement, cela ouvre la porte à une multitude de questions, questions qui attendent des réponses, mais qu'on n'ose pas poser.

Quand je vois tous les efforts faits récemment pour tenter de maintenir les interprétations de l'organisation, la manipulation des Ecritures et des faits, je suis heureux de ce que le désir d'être approuvé par une organisation ne m'ait pas empêché de montrer au moins à quelques personnes ce que les Ecritures en disent.

Le 4 mars 1980, je déposai une demande de congé, du 24 mars au 24 juillet, au Comité pour le Personnel du Collège Central. Mon épouse et moi-même étions d'avis que notre santé nécessitait un changement prolongé. Durant cette période, j'espérais aussi pouvoir étudier la possibilité de trouver un emploi et un endroit pour vivre, au cas où nous déciderions de mettre fin à notre service au siège mondial. Nous possédions seulement quelques 600 dollars sur un compte d'épargne et une voiture vieille de sept ans.

22 Actes 19 :8, 9.



Alors que nous assistions à des assemblées de district dans l'Alabama, nous avons rencontré et fait la connaissance d'un Témoin nommé Peter Gregerson. Plus tard, il nous invita à plusieurs occasions à nous rendre à Gadsden dans l'Alabama pour que je m'adresse aux congrégations locales. Peter avait développé une petite chaîne de supermarchés dans la région de l'Alabama et de la Georgie. En 1978, quand un "voyage de zone" me conduisit avec mon épouse jusqu'en Israël, Peter et son épouse nous y ont rejoints et ensemble nous avons passé presque deux semaines à visiter le pays de la Bible.

Peter avait alors dit qu'il était sérieusement préoccupé par l'effet produit par les prédictions de 1975 (prédictions "insinuées"?). Il pensait que ce serait une grave erreur que la Société mette autant en évidence sa date de 1914, que la désillusion résultant de 1975 ne serait rien en comparaison de ce qui se passerait si la Société était obligée d'abandonner la chronologie de 1914. Je reconnus que son jugement était sans aucun doute correct, mais nous en restâmes là.

Lorsque Peter apprit que nous voulions prendre des congés, il insista pour que nous passions quelques temps avec eux, et il remit en état une grande caravane qui appartenait à l'un de ses fils, dans laquelle nous pourrions habiter. Il me proposa de travailler comme jardinier dans sa propriété pour aider à payer une partie de nos frais et aussi pour que je fasse de l'exercice intensif comme le médecin me l'avait recommandé lors d'une consultation récente.

Le père de Peter était devenu Témoin de Jéhovah quand Peter était tout petit, et dès ses quatre ans, ses parents l'avaient emmené aux réunions. Jeune homme, il devint "pionnier" à plein temps et même après son mariage et la naissance de son premier enfant, il fit tout ce qu'il put pour continuer cette activité à plein temps, gagnant sa vie en travaillant à l'entretien des immeubles, La Société l'avait envoyé dans des régions "à problèmes" dans l'Illinois et l'Iowa pour aider à résoudre des difficultés et mettre sur pied certaines congrégations. En 1976 il faisait partie d'un groupe d'anciens représentatifs invités à Brooklyn pour des discussions avec le Collège Central.

Toutefois, environ un an après ce séminaire, il décida de renoncer à sa position d'ancien de congrégation. Il avait récemment remis la présidence de son entreprise d'épicerie à l'un de ses frères et avait consacré son temps libre à une étude plus profonde de la Bible. Il était troublé par certains enseignements de l'organisation et voulait consolider ses convictions quant à l'exactitude de ses croyances, affermir sa confiance dans sa religion de toujours. (Il entra alors dans la cinquantaine).



Le résultat fut exactement le contraire. Plus il étudiait les Saintes Ecritures, plus il était convaincu qu'il y avait de sérieuses erreurs dans la théologie de l'organisation. Cela l'amena à sa décision de renoncer à sa fonction d'ancien. Il me l'expliqua ainsi, "je suis simplement incapable de me tenir devant d'autres personnes et de conduire des études à propos de choses pour lesquelles je ne vois pas de base dans les Ecritures. Je serais un hypocrite si je le faisais, et ma conscience m'en empêche." Et bien que tout d'abord, quand j'appris sa décision, je l'aie encouragé à la reconsidérer, je ne pouvais pas nier la validité de ses questions sincères, et je le respectais parce qu'il agissait selon sa conscience et aussi à cause de sa répugnance face à l'hypocrisie. Il était arrivé à sa croisée des chemins avant que je n'arrive à la mienne.

Voilà l'homme que plus tard les règles de l'organisation qualifièrent "d'homme mauvais", un homme avec qui personne ne devait prendre un repas, et c'est pour avoir mangé avec lui dans un restaurant en 1981 que je fus jugé et banni de l'organisation.

En avril 1980, alors que nous prenions nos congés à Gadsden, je commençai à entendre parler de ce qui me semblait être d'étranges événements à Brooklyn. La tempête à laquelle je m'attendais avait commencé à se déchaîner sur nous.

INQUISITION

Quand il fut sorti de là, les scribes et les Pharisiens commencèrent à être violemment irrités et à le faire parler sur quantités de sujets, lui tendant des pièges pour surprendre quelque'une de ses paroles.—Luc 11:53,54, Chanoine Crampon.

Une inquisition, dans le sens religieux, est une *investigation* sur les convictions et les croyances personnelles d'individus.

Historiquement, son but était—non pas d'aider l'individu ou de poser une base qui permette de raisonner avec lui—mais de l'accuser et de le condamner comme hérétique.

La plupart du temps, la cause initiale de l'investigation, ne trouve pas son origine dans une attitude perturbatrice, malveillante ou même particulièrement bruyante de l'individu quant à ses convictions. Un simple soupçon est une raison suffisante pour mettre en branle l'inquisition. Le suspect est traité comme si, de fait, il n'avait aucun

droit: les inquisiteurs ont même le droit de fouiller des conversations privées avec des amis intimes.

Ce ne sont pas seulement les châtiments atroces dont l'Inquisition espagnole s'est servi qui lui ont valu ce renom méprisable dans l'histoire, mais aussi la façon autoritaire et les méthodes arrogantes utilisées pendant l'interrogatoire pour obtenir l'incrimination si souvent recherchée avec zèle par le tribunal judiciaire religieux. La torture et les châtiments violents utilisés à l'époque sont proscrits aujourd'hui. Mais la façon autoritaire et les méthodes arrogantes d'interrogatoire sont apparemment encore pratiquées en toute impunité.

Ceci me rappelle un article dans le périodique *Réveillez-vous!* du 22 avril 1981, intitulé "De l'origine des lois". Il mettait l'accent sur les superbes précédents judiciaires qu'on trouve dans la Loi Mosaique et disait entre autres:

Etant donné que le tribunal local siégeait aux portes de la ville, on ne pouvait pas contester le fait que le jugement était public ! (Deut. 16 :18-20) Sans aucun doute, les procès en public influençaient les juges dans le sens de la prudence et de la justice, qualités qui ont tendance à disparaître au cours des audiences à huis clos.

On faisait l'éloge de ce principe dans la publication de la Société. En pratique, il était totalement rejeté. Comme le disait Jésus, "car ils parlent d'une manière et agissent d'une autre".²³ On préférait les auditions à huis clos, comme le montre clairement l'évidence. Seule la crainte du pouvoir de la vérité pousse à de tels procédés. Ces méthodes ne servent pas les intérêts de la justice ou de la miséricorde, mais la cause de ceux qui cherchent à accuser.

On trouve aussi l'article suivant dans le *Réveillez-vous!* du 22 avril 1986 :

N'importe qui—homme, femme, enfant ou esclave—pouvait accuser quelqu'un d'hérésie, sans redouter d'être confronté avec l'accusé ni même craindre que ce dernier sache qui l'avait dénoncé. L'accusé avait rarement quelqu'un pour le défendre; en effet, tout avocat ou témoin en sa faveur aurait lui-même été incriminé pour aide et soutien à un hérétique. Aussi l'accusé comparaisait-il en général seul devant les inquisiteurs, qui étaient à la fois ses accusateurs et ses juges.

23 Matthieu 23:3, *Parole Vivante*.



Quatre semaines après le début de mes congés, alors que j'étais dans l'Alabama, je reçus un coup de téléphone d'Ed Dunlap. Après avoir conversé de choses et d'autres, il me dit que deux membres du Collège Central, Lloyd Barry et Jack Barr, étaient venus dans son bureau et l'avaient interrogé pendant environ trois heures sur ses croyances personnelles. Au bout d'un moment Ed demanda, "Quelle est la raison de ce 'passage à tabac'?" Ils l'assurèrent que ce n'était pas un "passage à tabac", mais qu'ils désiraient seulement connaître ses pensées sur certains sujets.

Ils ne lui donnèrent aucune explication quant à la motivation de leur interrogatoire. Bien qu'ils aient prétendu que la discussion avait seulement pour but de les renseigner, Ed avait la nette impression que c'était là le début d'une action de l'organisation qui serait inquisitrice et accompagnée de sanctions. Ils l'avaient questionné sur ce qu'il pensait de l'organisation, des enseignements relatifs à 1914, des deux classes de Chrétiens, de l'espérance céleste, et d'autres points semblables.

En ce qui concernait l'organisation, il déclara à ses investigateurs que sa plus grande préoccupation était le manque évident d'étude de la Bible parmi les membres du Collège Central, et qu'il pensait qu'ils avaient, vis-à-vis de leurs frères, l'obligation avant toute autre chose de faire une telle étude ainsi que des recherches dans les Saintes Ecritures, alors qu'ils se laissaient complètement absorber par la paperasserie et d'autres affaires, et que l'étude de la Bible était laissée de côté. Au sujet de 1914, il avoua franchement que ce n'était pas une chose pour laquelle on devrait être dogmatique, et il demanda si le Collège Central lui-même croyait que cette date était vraiment solide, certaine. Les deux hommes répondirent : 'il y en a bien un ou deux qui ont des doutes, malgré cela le Collège dans son ensemble donne totalement son appui à cette date.' Il leur dit que si d'autres membres du Bureau de la Rédaction pouvaient donner leur avis, on verrait bien que presque tous avaient des opinions différentes.

Un autre jour, Albert Schroeder et Jack Barr commencèrent à interroger l'un après l'autre chacun des membres du Bureau de la Rédaction. Aucun d'entre eux n'avoua ses incertitudes par rapport à certains enseignements, alors qu'en privé, pratiquement tous avaient exprimé une opinion différente sur un point ou sur un autre.

L'ironie de la chose, c'était la diversité des points de vue qui existait au sein du Collège Central lui-même, ce dont les

interrogateurs étaient personnellement au courant, mais qu'ils n'ont jamais mentionné ou avoué à ceux qu'ils questionnaient.

Je savais que Lyman Swingle, le coordinateur du Comité de Rédaction du Collège Central et du Bureau de la Rédaction était parti pour un voyage de zone. Je trouvais bizarre qu'une enquête aussi intensive soit lancée en son absence. Cependant, les membres du Collège Central faisant l'investigation n'avaient donné aucune indication que quelque chose d'exceptionnel se serait produit et réclamerait une enquête d'une telle envergure. Compte tenu de mon expérience dans l'organisation, j'avais l'impression que l'absence de toute explication pour leur action était révélatrice, non pas d'une chose banale ou bénigne, mais qui, lorsqu'on la dévoilerait, pourrait avoir un effet dévastateur pour ceux qui étaient concernés. Voilà pourquoi depuis l'Alabama je téléphonai au siège de Brooklyn le lundi 21 avril 1980 et demandai à parler à Dan Sydlik du Collège Central. Le standardiste de la Société m'informa qu'il n'était pas disponible. J'ai alors demandé Albert Schroeder, du Collège Central, qui était cette année-là président du Collège. Lui non plus n'était pas disponible. Je laissais un message au standardiste disant que je serais reconnaissant à l'un ou à l'autre s'il voulait bien m'appeler.

Le lendemain, j'ai reçu un coup de fil d'Albert Schroeder.

Avant de considérer la conversation et la façon dont le président du Collège Central répondit à mes questions, voyez d'abord ce que j'appris par la suite, quant à ce qui c'était passé et était en train de se passer au moment où il me parla.

Le 14 avril, huit jours avant que Schroeder ne réponde à mon coup de téléphone, un Témoin de New York, Joe Gould, avait téléphoné au Bureau du Service de Brooklyn et avait parlé à Harley Miller, l'un des cinq membres du comité du Bureau du Service.²⁴ Il raconta à Miller qu'un proche employé, un Témoin Cubain du nom de Humberto Godínez, lui avait fait part d'une conversation qui avait eu lieu chez lui avec un ami qui était membre de la famille du Béthel. Il dit que celui-ci s'était exprimé sur un certain nombre de sujets qui étaient différents des enseignements de l'organisation. Miller recommanda à Gould d'essayer de se renseigner auprès de Godínez pour découvrir le nom de ce membre de la famille du Béthel. Ce qui fut fait, et on donna le nom de Cris Sánchez. Godínez dit aussi que

24 Ce comité supervise le Bureau du Service, qui à cette époque comprenait environ quarante employés



mon nom et ceux d'Ed Dunlap et René Vázquez furent cités dans cette conversation. Miller ne conseilla pas à Gould et Godínez de tenter d'élucider ces questions avec les personnes concernées, ni d'essayer de trouver une solution dans une discussion fraternelle. Miller ne dit rien à Ed Dunlap qu'il connaissait bien et qui se trouvait dans un bureau juste de l'autre côté de la rue. Il ne téléphona pas à René Vázquez qu'il connaissait depuis des années et qui lui servait régulièrement de chauffeur bénévole. Il n'essaya pas de contacter Cris Sánchez qui travaillait dans les ateliers de la Société et qu'on pouvait joindre par téléphone.

Au lieu de cela, il parla d'abord aux membres du comité du Bureau du Service et leur demanda s'ils pouvaient fournir le même genre d'informations. Ensuite, il alla voir le président du Collège Central, Albert Schroeder.

On lui dit de s'arranger pour que Godínez et son épouse viennent au siège pour s'entretenir avec Miller. On ne dit rien à Cris Sánchez, Ed Dunlap ou René Vázquez, et rien ne me fut communiqué. Le Comité du Président du Collège Central était évidemment d'avis qu'agir d'une manière aussi amicale, en essayant d'éviter que cette affaire ne devienne un problème majeur, n'était pas la bonne façon de faire.

Pendant l'entretien avec les Godínez, Miller suggéra à Humberto Godínez de téléphoner à René Vázquez et d'essayer, "avec tact", de voir s'il s'exprimerait à ce propos. Miller ne trouva pas convenable de téléphoner à Ed Dunlap ou de traverser la rue pour aller lui parler de cette affaire. Le coup de fil fut donné et le but fut apparemment atteint; René répondit d'une manière qui pouvait être interprétée comme compromettante. On arrangea un autre entretien avec les Godínez. Cette fois avec le Comité du président, composé des membres présents du Collège Central, Schroeder, Suiter et Klein. Il eut lieu le mardi 15 avril. On n'avait toujours rien dit à René, Ed, Cris ou moi-même. L'entretien dura deux heures et fut enregistré. A travers les souvenirs et les impressions de Godínez, ils entendirent parler de sa conversation avec son compatriote Cubain et vieil ami Cris Sánchez, après un repas chez les Godínez. On discuta d'un certain nombre de points controversés. La présentation de Godínez comportait de nombreuses références à René, Ed Dunlap et moi-même. A la fin de l'enregistrement, chacun des trois membres du Collège Central, Schroeder, Suiter et Klein félicitèrent le couple Godínez pour leur loyauté et exprimèrent (sur cassette) leur désapprobation de ceux que l'interview avait impliqués.

Tout comme Miller, le Comité du Président du Collège Central n'avait fait aucun effort pour parler à Cris Sánchez, dont il n'avait entendu parler que par oui-dire. Ils n'avaient fait aucun effort pour parler avec René Vázquez, Ed Dunlap ou moi-même, au sujet desquels ils n'avaient entendu que des renseignements de troisième main. Néanmoins, le jour suivant, le mercredi 16 avril 1980, pendant la session régulière du Collège Central, le Comité du Président leur fit écouter l'enregistrement entier des deux heures d'entretien (Milton Henschel, Lyman Swingle et moi-même étant absents).

Tout ceci avait eu lieu une semaine avant que Schroeder ne me parle au téléphone, coup de téléphone qu'il n'avait donné qu'à ma requête.

C'est après avoir fait écouter cet enregistrement au Collège Central qu'eut lieu l'interrogatoire d'Ed Dunlap et plus tard de tout le personnel de la rédaction. Cet enregistrement était à l'origine de l'interrogatoire. Les membres du Collège Central qui conduisirent l'interrogatoire, Barry, Barr et Schroeder, le savaient. Toutefois ils n'en dirent rien, même lorsque Ed Dunlap demanda à Barry et Barr la raison de cette investigation. Pourquoi?

L'intervention fut rapide, ample, coordonnée. Cris Sánchez et son épouse ainsi que Nestor Kuilan et son épouse étaient maintenant interrogés. Cris et Nestor travaillaient tous deux au bureau des traductions espagnoles où René aidait deux jours par semaine.

C'est alors qu'Harley Miller téléphona à René pour lui demander s'il pouvait venir à son bureau, en disant, "Nous voulons juste connaître ton opinion sur certains points."

Le Comité du Président avait pris des dispositions pour que des comités d'investigation soient formés pour s'occuper de l'interrogatoire de ces différentes personnes. A l'exception de Dan Sydlik, tous les hommes de ces comités étaient des membres du personnel qui ne faisaient pas partie du Collège Central. Le Collège Central par l'intermédiaire du Comité du Président dirigeait toutes les actions, mais à partir de ce moment, il resta dans l'ombre. Ils s'arrangèrent pour que tous ceux qui servaient dans ces comités d'investigation écoutent en partie l'enregistrement de deux heures que le Collège avait entendu, pour les préparer à leur tâche de comité. C'est pour cette raison que par la suite, ces comités employèrent continuellement mon nom et celui d'Ed lors de leurs interrogatoires de Sánchez, Kuilan et Vázquez. Pourtant le Comité du Président n'avait pas encore jugé nécessaire de *nous* informer qu'un tel enregistrement existait. Pourquoi?



L'objectif des comités d'investigation était évident, compte tenu de la direction que prenait leurs interrogatoires. Le comité qui interrogeait Nestor Kuilan lui demanda de raconter les conversations personnelles qu'il avait eues avec Ed Dunlap et moi-même. Il répondit qu'il ne pensait pas que d'autres personnes aient le droit de le questionner sur ces conversations privées. Il fit bien comprendre que s'il pensait qu'on avait dit quoi que ce soit de mal ou commis un péché, il n'hésiterait pas à les en informer, mais que cela n'était pas le cas. Ses interrogateurs lui dirent qu'il devait "coopérer, sinon il risquait "l'exclusion". Il répondit, "L'exclusion? Pour quelle raison?" "Pour dissimulation d'apostasie" dirent-ils. Kuilan dit, "Apostasie? Où est l'apostasie? Qui sont les apostats?" Ils répondirent que cela restait encore à déterminer, mais qu'ils étaient absolument certains que ces choses existaient.

C'est un peu comme si un homme était menacé d'emprisonnement à moins qu'il ne coopère en donnant des informations sur certaines personnes et lorsqu'il demande pourquoi, on lui dit qu'il serait emprisonné pour complicité dans le vol d'une banque. Lorsqu'il demande, "Quelle est la banque qui a été dévalisée et qui sont les voleurs?" on lui répond, "Nous ne savons pas quelle banque a été dévalisée et qui est responsable, mais nous sommes tout à fait sûrs qu'une banque a été dévalisée quelque part, et à moins que vous ne répondiez à nos questions, nous vous déclarerons coupable de complicité et vous serez mis en prison."

Nestor expliqua qu'il avait étudié à l'école de Galaad, où Ed Dunlap était l'un de ses enseignants, et c'est là qu'il avait fait sa connaissance, et qu'il me connaissait depuis que j'avais servi comme missionnaire et Surveillant de Filiale à Puerto Rico. Il avoua avoir conversé avec chacun d'entre nous, mais que ces conversations n'avaient rien de coupable ou de méchant, et que cela ne regardait que lui.

Le 22 avril, lorsque Albert Schroeder répondit à mon coup de téléphone, la machine judiciaire de l'organisation fonctionnait à plein rendement et avançait rapidement. En tant que président du Collège Central il connaissait tous ces faits mieux que quiconque, car tous les comités d'investigation impliqués étaient sous la direction du Comité du Président.

Il savait que son comité avait fait écouter les deux heures d'enregistrement au Collège Central une semaine avant son coup de téléphone.



Il savait que les divers comités d’investigation avaient tous été “informés” par une écoute de certaines parties de l’enregistrement et qu’au moment même où il me parlait, ils se servaient de mon nom, ainsi que celui d’Ed Dunlap dans leurs interrogatoires.

Il savait que l’accusation extrêmement grave “d’apostasie” faisait partie des auditions des comités. Il devait savoir l’effet gravissime que cela pouvait avoir sur nous deux, des hommes qu’il connaissait depuis des décennies et qu’il appelait ses “frères”.

Qu’est-ce qui m’a donc été dit pendant cette conversation téléphonique? Prenez-en connaissance:

Après un court échange de salutations, je dis, “Raconte-moi, Bert, que se passe-t-il donc au Bureau de la Rédaction?”

Il répondit:

Et bien —le Collège Central a pensé que ce serait une bonne idée si certains d’entre nous faisait une enquête au bureau pour voir ce qui pourrait être fait pour améliorer la coordination, la coopération et l’efficacité du bureau—et—pour voir s’il y avait des frères qui émettaient des réserves sur certains points.

Cette dernière expression, au sujet des personnes émettant des réserves fut prononcée d’une façon plutôt désinvolte, comme si c’était d’une importance secondaire. Il avait clairement eu l’opportunité de me faire part des faits sur ce qui se passait. Il choisit de ne pas le faire.

Je demandais ensuite quelle pouvait bien être la raison d’une investigation d’une telle envergure? Il avait ainsi une deuxième opportunité de me donner une explication honnête de la situation. Voilà ce qu’il répondit:

Eh bien, le bureau n’est pas aussi opérationnel qu’il le devrait. Le livre pour l’assemblée de cet été sera remis aux ateliers avec du retard.

Il choisit pour la deuxième fois de donner une réponse évasive plutôt que de répondre franchement à ma question. A ce qu’il avait dit, je répondis qu’il n’y avait rien de nouveau, mais que l’année précédente le *Commentaire sur l’Epître de Jacques* (écrit par Ed Dunlap), et le livre *Comment choisir le meilleur mode de vie* (écrit par Reinhart Lengtat) étaient arrivés aux ateliers début janvier, bien à temps. (Je le savais puisque j’avais la responsabilité de la parution en temps voulu de ces ouvrages. Le livre pour 1980, intitulé *Le bonheur, comment le trouver?*, était écrit par Gene Smalley, qui



n'avait jamais encore écrit de livre, et le projet n'était pas sous ma surveillance.) J'ajoutais que je ne voyais pas pourquoi cela nécessitait une telle investigation.

Schroeder continua:

Et puis certains des frères ne sont pas très heureux de la façon dont ces articles ont été retravaillés. Ray Richardson a dit qu'il avait fourni un article [il précisa le sujet de l'article] et il était très mécontent de la façon dont on l'avait retravaillé.

Je dis, "Bert, s'il y a une chose que tu sais sur les écrivains, c'est bien qu'il n'y a pas un seul écrivain qui apprécie voir son travail subir une "opération", mais ce n'est pas nouveau non plus, il en est ainsi depuis la formation du Bureau de la Rédaction. Qu'est-ce que Lyman [Swingle, le coordinateur du Bureau de la Rédaction] pense de tout ça?"

Il répliqua, "Oh, Lyman n'est pas là pour le moment".

"Je sais qu'il n'est pas là", répondis-je, "il est en visite de zone. Lui as-tu écrit?"

"Non", dit-il.

Je déclarais ensuite, "Bert, je trouve cela très étrange. Si par exemple Milton Henschel [le coordinateur du comité de publication qui supervise toutes les opérations des ateliers] était absent et qu'un autre membre du comité de publication le soit aussi, disons Grant Suiter, et que le Collège Central entende dire que les ateliers ne fonctionnent pas aussi efficacement qu'ils le devraient—Penses-tu que le Collège Central lancerait une enquête complète dans les ateliers et leurs opérations en l'absence de ces deux frères?" (Je savais qu'une telle action ne serait même pas envisagée).

Il hésita un moment et dit, "Et bien, le Collège Central nous a demandé de le faire et nous leur remettons simplement un compte-rendu. Nous le ferons demain".

Je répondis, "Et bien, je te serais reconnaissant de bien vouloir leur faire part de mon sentiment. Je pense que c'est un affront à Lyman Swingle, à l'homme, à ses années de service et à sa position, que d'agir ainsi sans le consulter ou même le tenir au courant."

Schroeder dit qu'il le leur communiquerait. J'ajoutais que s'il y avait quelque chose de vraiment important qui nécessite une discussion, je pourrais toujours venir. Il dit, "Tu pourrais?" Je répondis, "Bien sûr que oui. Il suffit de prendre un avion et d'y aller." Il demanda si je pouvais venir le mercredi suivant. Je répondis, "A quoi

cela servirait-il si Lyman Swingle n'est pas là?" La conversation en resta là.

Le président du Collège Central des Témoins de Jéhovah avait eu plusieurs opportunités de répondre franchement et honnêtement à mes demandes d'informations en disant, "Ray, nous estimons qu'il y a un problème sérieux et il est même question d'accusations d'apostasie. Nous pensons que tu devrais savoir que ton nom est impliqué et avant que nous fassions quoi que ce soit, nous avons pensé que le seul comportement Chrétien à tenir serait de te parler d'abord".

Il aurait pu agir ainsi. Au contraire, il n'a rien dit, pas un mot pour indiquer que c'était ce qui se passait. Bien sûr, il n'aurait pas vraiment pu faire la dernière partie de cette déclaration puisque lui et les autres membres du Comité du Président avaient déjà posé une motion pour effectuer une opération de vaste envergure, avec des enregistrements, des comités d'investigation et des interrogatoires. Le tableau présenté par le représentant du Collège Central était, pour être franc, trompeur et faux. Mais je n'étais pas en mesure de savoir à quel point il était trompeur ou faux. Il ne me fallut pas longtemps pour l'apprendre, principalement de sources extérieures au Collège Central.

Si la conduite du Collège Central et de son Comité du Président est difficile à comprendre, je trouve encore plus inexplicable—et injustifiable—leur manque d'honnêteté et de franchise envers Ed Dunlap qui était présent, au siège international. Quand il demanda à Barry et Barr quelle était la raison de leur interrogatoire, l'honnêteté pure et simple aurait dû les pousser à lui dire pourquoi le Collège Central leur avait demandé de le questionner, quelles accusations sérieuses et même graves étaient portées contre lui. Les principes bibliques, y compris la déclaration du Seigneur Jésus-Christ disant que nous devrions agir envers les autres comme nous aimerions qu'ils agissent envers nous, auraient certainement *exigé* que quelqu'un lui dise carrément quelles accusations "d'apostasie" étaient prononcées derrière son dos. Ceux qui savaient décidèrent de ne pas le faire à ce moment-là. Ils décidèrent de ne pas le faire *pendant presque un mois*. Toutefois son nom, comme le mien, était communiqué aux membres des comités d'investigation et ensuite aux comités judiciaires—au moins une douzaine d'hommes ou plus—et pourtant personne du Collège Central ne vint à lui pour lui dire quelles graves accusations étaient liées à son nom. *Un certain nombre d'entre eux le voyait pourtant chaque jour*.

Je ne comprends pas comment une telle ligne de conduite peut être digne du nom de Chrétienne.



Le vendredi 25 avril, juste trois jours après le coup de téléphone de Schroeder en réponse à ma requête, des comités judiciaires, opérant avec le consentement et sous la direction du Comité du Président du Collège Central, exclurent Cris Sánchez et son épouse ainsi que Nestor Kuilan. René Vázquez et son épouse furent aussi exclus par un autre comité, de même qu'un ancien d'une congrégation avoisinant celle dans laquelle René servait. Les noms de tous, sauf celui de l'ancien de congrégation, furent lus à tout le personnel du siège international, pour annoncer leur exclusion. Le Collège Central informa ainsi plus de mille cinq cents personnes. Ils ne jugèrent pas nécessaire de m'informer. Finalement j'en entendis forcément parler, mais par des appels téléphoniques de ceux qui avaient été traités de cette façon, et non pas par l'un de mes compagnons du Collège Central.

Diane Beers, qui avait servi comme employée au siège international pendant dix ans et qui connaissait bien les Sánchez et les Kuilan donna son sentiment sur les événements de la semaine du 21 au 26 avril, disant:

Ce qui m'a le plus frappée au cours de cette semaine, ce fut la façon cruelle dont on traita ces amis. Ils ne savaient pas quand on leur demanderait de se présenter devant le comité. Soudain le téléphone sonnait et Cris sortait. Puis il revenait, le téléphone sonnait et Nestor sortait. Et ainsi de suite. Ils ne savaient pas à quoi s'en tenir pendant cette semaine. Un jour, alors que je parlais à Norma [Sánchez], elle me dit que le comité voulait qu'elle leur parle hors de la présence de Cris et elle ne savait que faire. J'ai suggéré que Cris soit toujours à ses côtés, sinon elle n'aurait jamais de témoin de ce qu'ils disaient et de ce qu'elle répondait. Ils pourraient dire n'importe quoi et elle n'aurait aucun moyen de prouver que c'était différent. Il devenait évident qu'ils essayaient de monter Norma contre Cris.

Finalement, le vendredi après-midi [25 avril] à 4h.45, le comité arriva en procession au 8ème étage où nous travaillions tous, et se dirigea vers la salle de conférence qui se trouvait juste derrière mon bureau. Peu de temps après, tout le monde commença à quitter son travail, chacun retournant chez lui, mais je suis restée pour voir comment cela finirait. Ils appelèrent Cris et Norma ainsi que Nestor et Toni, et au fur et à mesure qu'ils sortaient, j'allais voir quel était le 'verdict'. Je me souviens qu'au moment où je suis allée dans le bureau de Nestor pour lui parler ainsi qu'à Toni, ils me dirent que je ferais mieux de sortir avant que je ne m'attire, moi aussi, des ennuis pour avoir été vue avec eux. Je suis rentrée chez moi seule, luttant tout au long du chemin pour ne pas éclater en sanglots. J'étais accablée.



Je ne pouvais pas croire ce qui arrivait. C'est un sentiment que je n'oublierai jamais. Cet endroit avait été ma demeure pendant de nombreuses années et j'y avais été heureuse—maintenant, c'était comme si je me trouvais dans un lieu qui m'était totalement étranger. Je pensais au Christ qui disait que c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez, et je ne pouvais pas faire cadrer ce que j'avais vu et entendu pendant cette semaine avec le fait d'être Chrétien. C'était si dur et si froid. Ces personnes avaient donné des années et des années de service à la Société, elles avaient bonne réputation, et étaient très aimées de tous. Malgré tout, aucune miséricorde ne leur fut manifestée. Je trouvais cela incompréhensible.

J'avais une réunion ce soir-là, mais je refusai d'y aller, car j'étais trop bouleversée. Plus tard dans la soirée, après que Leslie [la compagne de chambre de Diane] fut rentrée de la réunion, nous étions en train de parler lorsque nous entendîmes frapper à la porte. Il était environ 11 h du soir. C'était Toni Kuilan: Avant même de passer la porte, elle fondit en larmes et se mit à sangloter. Elle ne voulait pas que Nestor sache à quel point elle était bouleversée. Nous étions toutes trois assises et nous pleurions ensemble et parlions. Nous lui avons bien fait comprendre qu'elle et Nestor étaient nos amis et que rien n'était changé, et nous avons essayé de l'encourager du mieux que nous pouvions. Je ne dormis pas bien cette nuit et me suis levée vers 2 h ou 3 h du matin. J'étais assise dans la salle de bains et pensais à ce qui s'était passé et j'avais l'impression de vivre un cauchemar – cela me semblait irréel.

Le samedi matin, je suis allée voir Nestor et Toni ainsi que Cris et Norma, et quand je suis arrivée à la chambre des Kuilan, ils venaient de recevoir la visite de John Booth [un membre du Collège Central]. On l'avait envoyé pour leur dire que leur appel avait été rejeté par le Collège Central. Le comité leur avait dit le vendredi soir que leur appel devait être présenté avant 8 h le lendemain matin. En soi, ceci était ridicule, mais ils obtempérèrent et leur appel fut présenté avant 8h du matin. Booth avait été envoyé pour leur dire Non. Nestor demanda pourquoi, et il lui répondit qu'il [Booth] n'était qu'un 'garçon de courses'—il leur fit bien comprendre qu'il ne souhaitait pas discuter de quoi que ce soit avec eux.

Ces personnes avaient été associées pendant des décennies, avaient donné de nombreuses années de leur vie de toute leur âme et à temps complet pour ce qu'elles croyaient être le service de Dieu, et pourtant, en l'espace de six jours, du lundi 21 avril au 26 avril, on oublia tout cela et ils furent exclus. Pendant cette semaine, quand leurs interrogateurs se servaient des Saintes Ecritures, c'était d'une façon



accusatrice, réprobatrice et non pas de la façon décrite par l'apôtre Paul dans 2 Timothée, chapitre deux, versets 24 et 25 où il enseigne:

Or, le serviteur du Seigneur ne doit pas être querelleur, mais accueillant à tous, capable d'instruire, patient dans l'épreuve; c'est avec douceur qu'il doit reprendre les opposants, en songeant que Dieu, peut-être, leur donnera de se convertir, de connaître la vérité.
—*Bible de Jérusalem*

Je crois qu'une religion donne une bien piètre image d'elle-même, si elle refuse de prendre le temps de raisonner avec des personnes au moyen de la Parole de Dieu — non seulement pendant quelques heures ou quelques jours, mais pendant des semaines et des mois — alors qu'elles se demandent si les enseignements de cette religion sont fidèles aux Ecritures. Lorsque ceux qui étaient interrogés au siège international soulevaient des points scripturaux, on leur disait, à quelque chose près, "Nous ne sommes pas ici pour discuter de vos questions bibliques," Harley Miller dit à René Vázquez, "Je ne prétends pas être un exégète de la Bible. J'essaie de me tenir à jour avec les publications de la Société et c'est à peu près tout ce que je peux faire." Dans l'esprit des interrogateurs, la question principale était, non pas la loyauté envers Dieu et sa Parole, mais la loyauté envers l'organisation et ses enseignements. Et comme cela a déjà été démontré, ils avaient amplement l'appui des publications de la Société.

On peut dire sans mentir qu'aucune des personnes exclues n'avaient jamais eu l'intention de se séparer des Témoins de Jéhovah, et elles n'avaient jamais non plus eu l'idée d'encourager d'autres personnes à le faire. Leur attitude est exprimée d'une façon poignante dans cette lettre que René Vázquez écrivit pour faire appel à la décision d'exclusion prononcée contre lui et son épouse.

René Vázquez
31-06 81 Street
Jackson Heights, NY 11370

4 mai 1980

Comité Judiciaire
A l'attn. de Claudius Johnson
1670 E 174 Street Apt. 6A
Bronx, NY 10472

Chers Frères,

Il me semble encore une fois nécessaire, par ce courrier, de faire appel à votre sain raisonnement et à votre jugement impartial, afin que vous réalisiez que nous ne sommes pas coupables, mon épouse et moi, des accusations portées contre nous. En fait, nous ne comprenons pas vraiment et ne savons pas qui sont nos accusateurs.



Durant notre audition, nous avons déclaré à maintes reprises, du fond du cœur, en toute vérité devant Jéhovah Dieu, que l'idée même de former une secte ou d'être apostat était pour nous absolument impensable. Cela n'est-il pas confirmé par mon service voué à Jéhovah Dieu ces 30 dernières années, au point que j'en ai négligé ma propre famille et mon emploi séculier? Pourquoi mes récentes actions, suite à la discussion de certains points bibliques, au cours de conversations privées avec des frères et des amis que me sont chers, sont vues tout à coup comme une attaque contre l'organisation ou une apostasie? Pourquoi en arriver à l'acte extrême d'exclusion, alors qu'un raisonnement juste, la bonté, l'amour chrétien véritable, et la miséricorde pourraient corriger et guérir tout malentendu et peine ayant résulté de propos imprudents ou de la répétition de choses qui ne sont pas en harmonie avec ce qui a été publié par la Société? Où est la personne malfaisante et méchante, l'ennemi de Jéhovah, l'individu rebelle, l'auteur impénitent d'actes mauvais qui doit être anéanti? Pourquoi une définition legaliste du terme apostasie est-elle utilisée d'une manière aussi froide et impitoyable pour condamner des personnes qui n'ont rien fait d'autre que de servir fidèlement et ont laissé leur âme parler au nom de leurs frères pendant de si nombreuses années ?

Qui sont ceux qui ont jeté le discrédit sur le nom de Jéhovah et qui ont donné une mauvaise réputation ou une mauvaise image à l'organisation? Est-ce que les actions draconiennes qui sont prises, et les méthodes froides qui sont employées, et les rumeurs calomnieuses qui sont répandues, et le manque de miséricorde et d'amour chrétien, les soupçons, la crainte et la terreur des investigations inquisitoriales ne multiplient pas mille fois tout malentendu ou tort involontaire dû à quelques personnes rapportant improprement certaines choses ?

Frères, nos cœurs ne ressentent que de l'amour pour l'entière association de nos frères, et nous n'avons jamais voulu, en aucune façon, mon épouse et moi-même, agir méchamment, et nous n'avons jamais eu l'intention funeste de causer la confusion ou de troubler leur foi. Que ferait Jésus-Christ dans une telle situation?

Il semble que l'objectif principal de ce comité était d'établir la culpabilité en démontrant qu'il y avait apostasie. Et bien que nous ayons répété du fond du cœur, que marcher dans la voie de l'apostasie était impensable, que nous n'avions jamais eu une telle idée, on a continué à nous en accuser. Il semble que le comité ait cherché à prouver qu'il y avait des apostats en montrant que des conversations privées que nous avions eues avec des amis chers, faisaient partie en fait d'une épouvantable machination ayant pour but de former une secte ou de causer la division par l'apostasie. A deux occasions différentes, frère Harold Jackson s'est servi de l'exemple d'une jeune fille qui avait commis la fornication, mais l'idée de faire une telle chose était si fortement rejetée par son esprit, qu'en fait elle croyait qu'elle n'avait pas commis la fornication, mais elle était enceinte. L'application de cet exemple serait donc, que bien que l'idée d'être apostat nous soit odieuse, bien que notre cœur et notre conscience nous disent qu'il est impensable que nous puissions faire une telle chose, nous sommes quand même des apostats.

Mais, frères, nous connaissons la différence entre notre main droite et notre main gauche. Il n'est pas question ici d'une jeune fille qui manque de discernement et d'expérience. Mais à titre d'exemple, même si c'était le cas, que nous soyons quelque chose que nous ne sommes pas, car nous ne le sommes ni dans notre cœur, ni dans notre esprit, ni dans notre conscience, comment Jésus traiterait-il ce problème? N'offrirait-il pas sa tendre bienveillance et sa compassion à cette jeune fille, afin que le péché ne règne pas en roi, car il est mort pour que nous recevions miséricorde.



D'autre part, est-ce vraiment faire preuve de la sagesse d'en haut que de se servir de l'exemple de cette jeune fille comme principe pour juger un autre cas où la jeune fille est certaine qu'elle n'a pas commis la fornication, mais son ventre est gros? Et si elle avait un kyste de l'utérus, et qu'en fait elle dise la vérité, mais qu'elle soit si harcelée par les interrogatoires et l'angoisse mentale qu'elle en souffre, et en plus de cela, des rumeurs calomnieuses commencent à circuler, disant qu'elle est enceinte, qu'elle va mettre au monde des jumeaux, qu'elle a déjà donné naissance à des triplés, et ainsi de suite. Ne serait-ce pas une terrible injustice?

C'est pour cette raison même que Jésus-Christ a dit à ceux qui le condamnaient pour avoir fait des œuvres de guérison le jour du sabbat: "Cessez de juger sur l'apparence mais jugez d'un jugement juste." Jean 7:24.

Frère Episcopo, membre du comité judiciaire, a déclaré, en posant un certain nombre de questions tendancieuses, qu'un apostat pouvait être très sincère dans ce qu'il enseignait, mais que cela ne l'empêchait pas d'être apostat. La conclusion serait donc, que, bien que nous ayons assuré sans jamais nous en départir qu'une telle ligne de conduite apostate soit pour nous impensable, sans jamais n'avoir eu aucune mauvaise intention contre l'organisation, pas davantage l'intention de former une secte, nous serions quand même traités d'apostats, à cause de sujets discutés entre amis dans nos conversations privées.

Toutefois, si nous nous servions de cette définition de l'apostasie, il nous faudrait conclure que notre histoire en tant qu'organisation des Témoins de Jéhovah est pleine d'actes d'apostasie. Lorsque nous enseignions que la présence invisible de Jésus-Christ avait commencé en 1874, nous étions très sincères. Mais Jéhovah savait que ce que nous enseignions n'était pas en harmonie avec la vérité de la Bible. Il aurait dû nous considérer apostats, d'après la définition de frère Episcopo. A maintes reprises notre organisation a enseigné avec sincérité et pieuse dévotion ce qui s'est avéré être en désaccord avec la Parole de Dieu, et la foi d'un grand nombre a été perturbée quand les choses ont tourné différemment de ce qu'on enseignait. Serait-ce montrer compassion et amour que de considérer l'organisation comme apostate à cause de cela? Serait-ce un raisonnement sain que de placer l'organisation dans la même catégorie qu'Hyménée et Philète qui ruinaient la foi de quelques-uns en disant que la résurrection avait déjà eu lieu?

Le fondement de l'action intentée contre nous repose sur le fait d'avoir discuté de certains points de la Bible avec quelques frères dans des conversations privées. Un des privilèges fondamentaux dont tout un chacun dispose en tant qu'individu, c'est celui de pouvoir parler confidentiellement à un ami ou une personne de confiance. Si ce privilège est supprimé, ou si on nous dit que nous devons confesser de telles conversations privées et qu'ensuite on soit jugé sur cette base, ou si les personnes à qui nous nous sommes confiés sont forcées, par crainte d'action contre elles, de nous accuser de leur avoir parlé, quelle sorte de soumission demandons-nous en tant qu'organisation? Est-ce que cela ne risque pas de devenir une soumission totale, une soumission absolue? Ne serait-ce pas usurper le droit appartenant à Jésus de diriger la congrégation ?

Nous sommes en mesure de donner plusieurs exemples de telles conversations dans le passé impliquant un grand nombre de personnes, y compris certains de ceux composant notre comité, au cours desquelles des choses qui ne sont pas publiées ou enseignées par l'organisation ont été discutées. Si je suis au courant de telles conversations, combien d'autres le sont aussi ou l'ont été? Avec combien d'autres personnes en ont-elles parlé ? Devrions-nous commencer une investigation

inquisitoriale pour déterminer et affirmer qu'ils sont apostats? Si je n'ai pas mentionné de tels exemples, en donnant des noms, c'est parce que je sais qu'il serait injuste de le faire. Nous ne voulions pas donner l'impression que nous montrions quelqu'un d'autre du doigt. Les frères doivent-ils vivre dans une atmosphère de terreur, où le seul fait de lire la Bible chez soi serait considéré avec suspicion et même comme une apostasie, ou devons-nous dire "hérésie"?

Lors de notre audition, quand j'ai exprimé nos regrets pour le trouble, qui d'une façon ou d'une autre, nous avait été imputé, dû à la répétition très imprudente de quelques points à un certain nombre de frères, et que nous avons assuré que jamais nous ne reparlerions de telles choses à d'autres, mais qu'au contraire nous dirions à tous ceux qui les mentionnaient de mettre fin à de tels entretiens, frère Harold Jackson a déclaré avec force que je devrais leur donner une quelconque assurance. Ensuite il a dit que nous étions un danger pour l'organisation et a laissé entendre que j'avais tendance à dissimuler certaines choses, et que personnellement il ne croyait pas ce que je disais. Quelles instructions la Bible donne-t-elle à cet égard? Comment peut-on donner cette "assurance"? Même s'il y avait de bonnes raisons d'accuser quelqu'un de former une secte, Tite 3:10 dit: "Quant à l'homme qui forme une secte, rejette-le après un premier et un deuxième avertissement." Le deuxième avertissement aurait lieu si l'individu continuait avec de nouvelles offenses, indiquant ainsi qu'il insistait pour former une secte. Même si on pensait que, dès ce premier fâcheux malentendu, nous étions de ce genre de personnes, nous avons cessé toutes communications afin d'éviter d'autres malentendus. Puisque une simple promesse verbale ne suffit pas, comme indiqué dans le conseil de Paul, la conduite de l'individu ne nécessite pas un deuxième avertissement, car la répétition de la mauvaise action serait l'assurance nécessaire. A nous, on ne donne même pas le bénéfice du doute.

Plus d'une fois, frère Jackson a déclaré que les commentaires constituaient une attaque au cœur même de l'organisation. Tout d'abord, une telle attaque n'existe pas, et personnellement je ne connais personne qui mène une telle attaque. Serait-il possible qu'on se serve d'un témoignage inventé par une personne sans discernement, qui a jugé sans réfléchir et a porté plainte? Est-ce qu'une telle déclaration ou un jugement irréfléchi doivent tout à coup être acceptés comme vérité absolue et tout le monde doit-il être jaugé d'après cela? Frères, les actions extrêmes et étranges qui ont été prises dans cette affaire sont très inquiétantes et troublantes.

Nous faisons appel au nom de la droiture et de la miséricorde, car nous avons été jugés coupables d'une faute que nous n'avons pas commise.

Nous prions Jéhovah pour que ce problème soit élucidé, pour la bénédiction de Son nom et le bien-être spirituel de Son peuple.

Vos frères,
René Vázquez
Elsie Vázquez

Quelques trente années auparavant, René avait quitté la maison de son père pour échapper à ce qu'il pensait être une atmosphère oppressive intolérante et une étroitesse d'esprit. Il voulait être libre de poursuivre son intérêt pour les Témoins de Jéhovah. Dès lors, il se donna cœur et âme au service parmi eux. Voici qu'en l'espace de deux



semaines, il vit ces trente ans effacés comme s'ils n'avaient aucune importance particulière. Il subit des interrogatoires intenses, sa sincérité et ses mobiles furent mis en doute, et il fut qualifié de rebelle contre Dieu et contre le Christ. Sa lettre exprime son angoisse douloureuse de se retrouver dans la même atmosphère d'intolérance religieuse et d'étroitesse d'esprit auxquelles il pensait avoir échappé.

On autorisa René à faire appel et il put à nouveau se présenter devant un comité (composé de cinq autres anciens). Tous les efforts qu'il fit pour être conciliant, pour montrer qu'il ne cherchait pas à questionner des doctrines spécifiques, qu'il ne désirait pas être dogmatique, furent rejetés comme étant évasifs et comme autant de preuve de sa culpabilité.

A un certain moment, après avoir été harcelé de questions pendant des heures, Sam Friend, un membre du comité d'appel (et également du personnel du siège mondial de Brooklyn), l'interrompt en disant, "Tout cela est de la foutaise. Je vais te lire cette liste de questions et je te demande de répondre par oui ou par non." Pour René, dont la langue maternelle est l'espagnol, l'expression "foutaise" était peu familière et, bien que plus tard il réalisa que c'était simplement une expression courante, il dit qu'à ce moment-là, elle le frappa littéralement comme une image sale, si bien que quelque chose "céda" en lui et il répliqua, "Non! Je ne répondrai plus à vos questions. Tout ce que vous essayez de faire c'est de passer mon cœur au crible, et je ne veux plus l'endurer." On demanda une suspension de la session; René sortit, et quand il fut dans la rue, il fondit en larmes.

Le comité confirma la décision d'exclusion.

De toutes les personnes que René avait connues et avec qui il avait travaillé au Bureau du service de Brooklyn, y compris celles qui avaient volontiers usé de sa gentillesse et de sa serviabilité pendant toutes ces années, pas une seule ne vint pour dire au moins quelque chose en sa faveur, et pour réclamer qu'il soit également traité de façon bienveillante.²⁵ Sur la balance de justice de l'organisation, son indéniable sincérité, son état de service sans tâche des trente dernières années – rien de tout cela n'avait du poids, s'il n'était pas totalement d'accord avec l'organisation et ne gardait pas un silence absolu. Dans tout cela, les paroles du disciple Jacques semblent trouver leur application, lorsqu'il écrit:

25 Bien qu'il soit vrai que tous ces débats se déroulèrent à huis clos, il y avait bien des personnes dans le bureau qui savaient ce qui se passait, directement ou par les bavardages dans le bureau.



Parlez et agissez comme des gens qui doivent être jugés par une loi de liberté. Car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde; mais la miséricorde se rit du jugement²⁶

Finalement, le 8 mai 1980, le Collège Central m'apprit officiellement que mon nom était impliqué dans cette affaire. Je reçus un appel téléphonique du président Albert Schroeder, qui déclara que le Collège Central souhaitait que je me rende à Brooklyn pour comparaître devant eux. C'était la *première fois* qu'ils me faisaient savoir que j'étais mis en cause.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre conversation précédente au cours de laquelle le président avait évité de me dire ce qui se passait réellement. Je n'étais toujours pas au courant de l'existence de l'enregistrement de l'interview, ni qu'on l'avait fait écouter au Collège Central en session plénière. Il y avait *vingt-trois jours* que cela avait eu lieu.

Durant ces vingt-trois jours, ils n'avaient pas seulement fait écouter cet enregistrement au Collège Central, mais aussi certaines parties contenant mon nom et celui d'Ed Dunlap à dix-sept personnes au moins en dehors du Collège (ceux qui formaient les comités d'investigation et judiciaires), ils avaient exclu trois membres du personnel du siège mondial et trois personnes à l'extérieur, dont un de mes amis de trente ans, ils avaient enregistré un autre entretien avec un homme du nom de Bonelli (un enregistrement dont on parlera plus loin), et, en général, avaient non seulement invité certains membres de la famille du Béthel ou d'autres à leur faire part de toute preuve qui permettrait de prouver la culpabilité, mais l'avaient recherché activement, menaçant même d'exclure certains qui soustrairaient des informations.

C'est seulement après tout cela que le Collège Central, par l'intermédiaire de son Comité du Président, pensa qu'il serait convenable de me faire savoir qu'ils considéraient que j'étais impliqué dans l'affaire. Pourquoi?

Tout ce que je savais, je l'avais appris d'autres sources, et non du Collège Central dont j'avais fait partie pendant neuf ans. Les membres du siège du Béthel qui avaient été cuisinés et jugés, m'avaient téléphoné, me faisant part de leur consternation suite à l'attitude cruelle et intolérante manifestée. Ils me dirent qu'ils étaient convaincus que ceux qui dirigeaient toute l'opération passaient par

26 Jacques 2 :12,13 Bible de Jérusalem



eux uniquement pour pouvoir atteindre leur véritable objectif, Edward Dunlap et moi-même. Ils étaient d'avis que ceux-là s'étaient engagés dans la voie qu'ils considéraient comme la plus stratégique en commençant avec "les petites gens", les moins connus et les moins en vue, établissant leur "culpabilité", donnant ainsi l'impression d'une situation aux proportions majeures et dangereuses, et ensuite, après avoir établi le fondement le plus solide possible, se devant de s'occuper des personnages plus connus et plus en vue. Juste ou non, c'était leur impression. Il serait intéressant d'entendre par les membres du Comité du Président, à qui on remettait tous les comptes rendus et qui répondaient à toutes les demandes d'instructions des comités d'investigation et judiciaire—quelles pouvaient bien être les raisons de ce Comité pour procéder de telle façon.

Lorsque le président Schroeder me téléphona le 8 mai, j'exprimai mes sentiments, disant que je trouvais difficile de comprendre pourquoi, après avoir vécu et travaillé, semaine après semaine, pendant neuf ans, avec les membres du Collège Central (quinze ans même avec certains), pas un seul n'avait fait preuve d'égard fraternel envers moi et ne m'avait contacté pour me tenir au courant de ce qui se passait. (Pour être juste avec l'ensemble des membres, il faut admettre qu'ils ne savaient peut-être pas en détail comment le Comité du Président traitait cette affaire. Ils ne connaissaient peut-être pas le contenu de la conversation téléphonique du 23 avril entre Albert Schroeder et moi, et les réponses fallacieuses données à mes questions – bien qu'il semble possible, même probable, que la conversation ait été enregistrée, comme l'indiqueraient les événements ultérieurs. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que certains ou la plupart des membres ont pu croire que le Comité du Président menait cette affaire en toute honnêteté, en accord avec les principes chrétiens, traitant les autres comme ils auraient voulu être traités eux-mêmes.)

Je demandai ensuite à Albert Schroeder quelle aurait été sa réaction si, lorsqu'il était en Europe et disait ce qu'il pensait sur une application différente de l'expression critique "cette génération", certains à Brooklyn, en en entendant parler, l'avaient accusé d'avoir des "tendances apostates", et ensuite s'étaient mis à recueillir tout autre commentaire qu'il aurait pu faire, n'importe où et n'importe quand, à qui que ce soit, comme preuve pour étayer cette grave accusation—et qu'ils aient fait tout cela sans même le contacter et le tenir au courant de ce qui se passait. Qu'en penserait-il?

Il ne répondit pas. Je lui dit que j'irais à Brooklyn, comme on me le demandait, et la conversation en resta là.



Lorsque j'arrivai à Brooklyn le 19 mai, la tension nerveuse incessante m'avait mis en état de choc. Ce qui se passait et les méthodes utilisées semblaient tellement absurdes. Certains disaient que c'était un "cauchemar". D'autres étaient d'avis qu'un terme encore plus fort était nécessaire, à savoir, "paranoïa". D'innocents chrétiens étaient traités comme des ennemis dangereux.

Il y a quelque temps, je suis tombé sur un article du *New York Times* que j'avais lu et découpé des années auparavant. Il était intitulé "Signes de méfiance dans l'équipe de Nixon", il disait entre autres:

Un psychiatre faisant partie du personnel de la Maison Blanche de 1971 à 1973 déclare que le groupe d'intimes entourant Richard M. Nixon se méfiait profondément des mobiles d'autrui, considérait la sollicitude pour les sentiments des autres comme un point faible, et ne pouvait pas respecter d'opposition loyale ou de dissension.

"Dissension et déloyauté étaient des concepts qui n'avaient jamais été suffisamment différenciés dans leur esprit," déclara le Dr Jérôme H. Jaffe. "C'est ce qui était vraiment tragique. Avoir une opinion différente revenait à être déloyal. C'est le thème qui revenait sans cesse..."

"L'administration admirait les individus qui pouvaient être froids et sans passion dans leurs décisions personnelles," a-t-il dit. "Faire des concessions aux sentiments des autres, reconnaître qu'un objectif spécifique ne méritait pas qu'on les détruise pour essayer de l'atteindre, ne provoquait aucune admiration. De tels soucis étaient considérés comme un défaut fatal."

"Ils se méfiaient profondément des mobiles des autres et étaient incapables de croire que des individus pouvaient être au-dessus de mobiles égoïstes, a-t-il dit.²⁷

Je trouve qu'il y a un parallèle effrayant entre ceci et les attitudes manifestées à Brooklyn au printemps de 1980. Je cite l'article ci-dessus, "Avoir une opinion différente revenait à être déloyal. C'est le thème qui revenait sans cesse." La bienveillance de Jésus-Christ semblait sérieusement faire défaut. La chaleur de l'amitié et la compréhension compatissante qui donne à l'amitié sa chaleur, semblaient être remplacées par une approche organisationnelle froide qui présumait le pire, qui n'accordait pas le bénéfice du doute, et considérait l'indulgence et la patience comme des faiblesses, faiblesses, défavorables aux intérêts de l'organisation, à son but

²⁷ *New York Times*, 12 janvier 1976, p. 12.



d'uniformité et de conformité. C'était comme si un énorme rouage s'était mis en marche et avançait en grinçant de façon impitoyable et inexorable vers son objectif final. Je trouvais difficile de croire que cela avait vraiment lieu.

En arrivant au siège mondial, je trouvai, entre autres, sur mon bureau, un article préparé le 28 avril 1980 par le Comité du Président. (Voir page suivante). Certains points étaient surprenants, étant donné que je n'y avais moi-même jamais réfléchi et que j'en avais encore moins discuté avec d'autres. J'étais dégoûté par les expressions dogmatiques utilisées dans chacun des points. Et je pensais que les "Notes" en bas de page représentaient le véritable problème. Car ces notes mettaient à plusieurs reprises l'accent sur le "*cadre biblique fondamental des croyances chrétiennes de la Société,*" sur le "*thème de paroles saines' qui au cours des années ont été acceptées comme bibliques par le peuple de Jéhovah.*" Voici l'article:

(Au Collège Central) *PREUVES RÉCENTES DE LA PROPAGATION D'ENSEIGNEMENTS ERRONÉS*

Ci-après, quelques-uns des enseignements erronés qui sont propagés comme s'ils venaient du Béthel. Ceux-ci ont été signalés au Collège Central par des personnes de l'extérieur depuis le 14 avril.

1. Que de nos jours, Jéhovah n'a pas d'organisation sur terre et que son Collège Central n'est pas dirigé par Jéhovah.
2. Que toute personne baptisée depuis l'époque de Jésus (33 de notre ère) jusqu'à la fin, devrait avoir l'espérance céleste. Ils devraient tous prendre part aux emblèmes lors du Mémorial et pas seulement ceux qui disent faire partie du reste oint.
3. Qu'il n'y a pas de disposition particulière pour la classe de "l'esclave fidèle et avisé" comprenant les oints et leur Collège Central qui gouverne les affaires du peuple de Jéhovah. Dans Matt. 24:25 Jésus n'utilisait cette expression que comme exemple de loyauté de certains individus. Des règles ne sont pas nécessaires, il suffit de suivre la Bible.
4. Que de nos jours, il n'y a pas deux classes, la classe céleste et ceux de la classe terrestre, appelée aussi "les autres brebis" dans Jean 10:16.
5. Que le nombre 144.000 mentionné dans Révélation 7:4 et 14:1 est symbolique et ne doit pas être pris littéralement. Ceux de la "grande foule" de Révélation 7:9 servent aussi au ciel comme indiqué dans le verset 15, où il est dit que cette foule sert "jour et nuit dans son temple (*naos*)" ou *K. Int.* qui dit: "dans son habitation divine."
6. Qu'en ce moment nous ne vivons pas dans une période spéciale des "derniers jours", mais que les "derniers jours" ont commencé il y a 1900 ans en 33 de notre ère, comme indiqué par Pierre dans les Actes 2:17 lorsqu'il citait le prophète Joël.
7. Que 1914 n'est pas une date fixée. Jésus-Christ n'a pas été intronisé cette année-là, mais qu'il règne dans son royaume depuis 33 de notre



ère. Que la présence de Christ (*parousia*) n'est pas encore là, qu'elle sera seulement là quand "apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme" (Matt. 24:30) dans le futur.

8. Qu'Abraham, David et autres hommes fidèles du temps passé auront aussi une vie céleste, ceci étant basée sur Hébreux 11:16.

Notes : Les points de vue bibliques ci-dessus sont à présent acceptés par certains et on les fait circuler à d'autres personnes comme autant de "nouvelles compréhensions". De telles idées sont contraires au "cadre biblique fondamental des croyances chrétiennes de la Société". (Romains 2:20; 3:2) Elles sont aussi contraires au "thème des paroles saines" qui au cours des années ont été acceptées comme bibliques par le peuple de Jéhovah, (2 Timothée 1:13) De tels "changements" sont condamnés dans Proverbes 24:21,22. Donc, les points ci-dessus sont des 'déviation de la vérité qui ruinent la foi de quelques-uns.' (2 Timothée 2:18) Tout considéré, n'est-ce pas l'APOSTASIE qui exige une discipline de la part de la congrégation. Voir ks 77 page 58.

Comité du Président 28/4/80

Cela (le "cadre biblique fondamental des croyances chrétiennes de la Société") semblait familier, car c'était un argument utilisé si fréquemment dans les sessions du Collège Central, argument selon lequel il faut adhérer aux vieux enseignements traditionnels de la Société, comme si le nombre d'années pendant lesquelles on y avait cru étaient la preuve de leur exactitude. Ces enseignements traditionnels, et non pas la Parole de Dieu elle-même, étaient le noeud du problème.

Le 20 mai, je me trouvai face au Comité du Président et ils me firent écouter une cassette du compte-rendu qu'ils avaient donné au Collège Central concernant les interviews des membres du personnel de la rédaction, et les démarches ultérieures prises pour mettre en route l'action investigatrice et judiciaire.

Puis ils me donnèrent deux cassettes à emporter et écouter, il y avait dans la première les deux heures d'entretien avec le couple cubain (les Godínez) et dans l'autre un entretien plus court avec un Témoin du nom de Bonelli. C'était *la première fois* que j'apprenais l'existence de la cassette de deux heures et que le Collège central l'avait entendue plus d'un mois auparavant. Je trouve ridicule qu'après tous les ravages infligés dans la vie de certaines personnes depuis que cette cassette avait été entendue, ils trouvent seulement maintenant le temps de me la faire écouter, *un jour avant* mon audition dans une session plénière du Collège Central.

J'emmenais les cassettes dans mon bureau et les écoutais. J'en fus malade. Tout était présenté sous un jour si sale. Je ne doutais pas que



les Godínez aient essayé de répéter les choses telles qu'ils les avaient entendues, car je les connaissais et je les avais toujours trouvé des personnes convenables. Mais, pendant que Miller menait l'entretien, je me posais constamment la question, "Est-ce que ce qui leur a été dit a vraiment été présenté d'une façon aussi excessive que celle qui ressort ici?" Je n'étais pas en mesure de le déterminer, puisque le Comité du Président avait déjà ordonné la formation de comités judiciaires qui avaient déjà prononcé l'exclusion des personnes impliquées.

A la fin de l'enregistrement, j'entendis les trois membres du Comité du Président s'exprimer individuellement, manifestant leur satisfaction d'avoir maintenant une vision claire du problème, et faire les éloges de la loyauté du couple questionné, et ensuite condamner les personnes impliquées. Ceci ne fit qu'accroître mon malaise. Comment pouvaient-ils faire cela sans même avoir parlé à Cris Sánchez? Pourquoi n'était-il pas là? Pourquoi René Vázquez était-il en fait la victime d'un coup monté par Harley Miller qui avait suggéré (et c'est sur la cassette) à Godínez de téléphoner à René et de voir, "avec tact", s'il se compromettrait. Quel intérêt avaient ces hommes, que cherchaient-ils à faire? Était-ce sincèrement pour aider ces personnes, pour comprendre leur point de vue, pour arriver à une solution amiable, pour chercher à résoudre les problèmes avec un minimum de difficulté et de souffrance, en se servant de conseils bienveillants, en exhortant à la modération et à la prudence, si celles-ci manquaient – ou était-ce pour fabriquer une accusation contre ces personnes? Je n'ai rien trouvé dans toute la cassette qui indiqua que ce dernier but n'était pas celui qui était recherché.

Si le contenu de cette première cassette n'était pas encourageant, la deuxième était bien pire. Les Godínez racontaient ce dont ils se souvenaient d'une conversation qui avait eu lieu chez eux, leur impression sur ce qui avait été dit, et comme je l'ai déjà dit, je crois qu'ils étaient sincères. La deuxième cassette ne contenait en grande partie que des rumeurs. Mais l'aspect le plus décourageant de cet enregistrement étaient les déclarations de ceux du siège mondial qui menaient l'interview.

Bonelli était dans la congrégation de langue espagnole avoisinant celle de René. La cassette commençait avec Albert Schroeder présentant Bonelli, disant qu'il avait été "serviteur ministériel" dans deux autres congrégations, mais qu'il ne l'était pas à présent. Il expliqua que Bonelli avait dit qu'il n'avait pas été nommé serviteur ministériel dans sa congrégation actuelle à cause de l'attitude hostile d'un des anciens du nom d'Angulo.



Bonelli témoigna contre ce même ancien qui était, disait-il, en partie responsable de ce qu'il n'ait pas été nommé serviteur ministériel. (Angulo était l'un de ceux qui avaient été exclus). Il a aussi dit qu'après le service du Mémorial (le repas du soir du Seigneur) le 31 mars, il était allé chez René Vázquez où il vit l'épouse et la mère de René prendre les emblèmes du pain et du vin.²⁸ Bonelli dit qu'il avait pris les emblèmes lui aussi.

Cette dernière déclaration provoqua des commentaires étonnés de la part de ceux qui l'interrogeaient, d'Albert Schroeder et de ceux du Bureau du Service, Dave Olson et Harold Jackson. Bonelli expliqua ensuite et je cite ses paroles exactes telles qu'elles sont enregistrées sur la cassette : "Je suis sournois." Il déclara qu'il était allé chez René pour obtenir des informations sur eux.²⁹

Puis il dit qu'il avait cru comprendre, d'après ce qu'avait dit un autre Témoin, que l'ancien Angulo s'était déjà procuré un immeuble dans lequel lui et René tiendraient des réunions, et qu'ils avaient déjà baptisé quelques personnes dans leur nouvelle croyance.

En réalité il n'y avait *pas un seul mot de vrai* dans ces rumeurs. Les interrogateurs ne prirent pas la peine de demander où était situé ce prétendu immeuble pour les réunions ou quels étaient les noms des personnes qui avaient soi-disant été baptisées. Aucune réponse n'aurait pu être fournie s'ils l'avaient demandé, car il n'y avait rien de tel.

Plus loin sur la cassette, Bonelli avait des difficultés à exprimer quelque chose en anglais et Harold Jackson, qui parle espagnol, lui demanda de le dire en espagnol et Jackson le traduisit ensuite en anglais. Bonelli dit en riant : "Mon anglais n'est pas très bon, mais l'information que je donne est bonne." La voix de Dave Olson suivit aussitôt, disant, "Oui, Frère, tu nous donnes exactement ce dont nous avons besoin. Continue."

En entendant ces paroles, c'était comme si un poids écrasant s'était abattu sur mon cœur. Dans tout l'entretien, cet homme n'avait pas dit une seule chose qui pouvait être considérée comme utile, si le but

28 Avant que je ne parte en congés, René m'avait dit que lui, son épouse et sa mère étaient d'avis qu'ils pouvaient en toute conscience prendre les emblèmes. Il déclara qu'il était certain que si les trois le faisaient à la Salle du Royaume, cela causerait bien des bavardages (il est rare d'avoir même une seule personne qui professe faire partie des "oints" dans les congrégations de langue espagnole). Il déclara qu'il pensait que la meilleure façon pour éviter les problèmes serait que sa femme et sa mère attendent jusqu'à la fin de la réunion de la congrégation et prennent les emblèmes discrètement à la maison. Il déclara que Bonelli n'était pas dans leur congrégation et on ne lui avait pas proposé de les accompagner chez eux, mais qu'il l'avait lui-même demandé. (La mère de René avait autrefois conduit une étude Biblique avec Bonelli et elle le connaissait bien.)

29 Personnellement je doute que ce fut son mobile à ce moment là.



était d'essayer d'aider des personnes qui avaient une mauvaise compréhension des Saintes Ecritures. Mais si le but était de fabriquer de toutes pièces une raison, d'obtenir des preuves accablantes et de prouver la culpabilité, alors seulement on pourrait lui dire qu'il 'donnait exactement ce qui était nécessaire'. Mais la moitié de la preuve fournie n'était constituée que des rumeurs dénuées de tout fondement, absolument fausses, et l'autre moitié ne pouvait être considérée comme importante, que si on était d'avis qu'une organisation religieuse a le droit d'interdire des conversations privées entre amis au sujet de la Bible, si ces conversations n'adhèrent pas totalement aux enseignements de l'organisation, et a aussi le droit de juger les actes commis en conscience par certaines personnes, même lorsque cela avait lieu dans l'intimité de sa propre maison.

A la fin de l'enregistrement du témoignage de Bonelli, Dave Olson lui demanda s'il pouvait fournir les noms d'autres "Frères" qui seraient en mesure de donner des informations similaires. Bonelli avait affirmé qu'un grand nombre de personnes avaient été contactées au sujet des croyances "apostates". Il répondit à la demande de Olson en disant qu'il pensait connaître un "Frère" dans le New Jersey qui pourrait être en mesure de donner quelques informations. Olson demanda son nom. Bonelli répondit qu'il ne se rappelait pas mais il pensait qu'il pourrait se renseigner et le trouver. Olson déclara, "Mais il doit y en avoir beaucoup d'autres qui pourraient fournir des informations." Bonelli dit ensuite qu'il pensait connaître quelques "Sœurs" qui pourraient peut-être le faire. Quels étaient leurs noms? Pour cela aussi il devrait se renseigner.

Albert Schroeder exprima ensuite sa gratitude envers Bonelli pour sa coopération durant ce témoignage et lui conseilla de 'rester fort spirituellement en assistant régulièrement aux réunions', et ajouta que si Bonelli entendait toute autre information, qu'il vienne leur en parler.

A mon avis, rien ne montre aussi clairement et intensément la direction suivie pendant tout le cours de l'investigation, de l'interrogatoire et de la condamnation finale, que cette cassette-là. Je pense que rien ne serait plus utile à tous les Témoins de Jéhovah, où qu'ils soient, pour qu'ils aient un aperçu équilibré, et non pas partial, de ce qui s'est passé, du climat qui régnait, comment les hommes associés au "canal" de Dieu au siège mondial se sont conduits, que d'avoir la possibilité d'écouter cette cassette et en comparer son contenu avec ce qui a été dit par l'organisation jusqu'à présent ou à ce qu'ils ont entendu dire à travers les commérages. Mais ils devraient également avoir le droit de poser des questions quant à ce qui a été fait pour

vérifier le témoignage de cet homme, pour séparer les faits des rumeurs, et aussi le droit de demander pourquoi les hommes du siège mondial considéraient que ce genre de témoignage avait une telle valeur, “*exactement ce dont nous avons besoin.*”

La probabilité que l’organisation fasse une telle chose, qu’elle permette que cette cassette soit écoutée (sans que rien ne soit effacé) et que des questions soient posées est, je crois, pratiquement inexistante. Personnellement je pense qu’ils la détruiraient plutôt que de permettre que cela ne se produise. Je ne comprends toujours pas pourquoi le Comité du Président n’avait pas honte de me la faire écouter.

Le Collège Central a eu bien des occasions de savoir que seulement quelques jours après l’exclusion des membres du personnel du siège mondial, des rumeurs identiques à celles contenues dans la cassette commencèrent à circuler au sein de la famille de Béthel. Les “apostats” formaient leur propre religion, tenaient des réunions séparatistes, baptisaient des individus, leur nouvelle croyance portait le nom de “Fils de la Liberté” – ces expressions et d’autres semblables étaient fréquentes. Elles étaient aussi entièrement fausses. Les membres du Collège Central qui présidaient aux discussions matinales de la Bible, faisaient de nombreux commentaires au sujet des “apostats”, mais ne jugèrent pas bon d’exposer la fausseté des rumeurs qui circulaient.

Rien ne s’opposait à ces rumeurs et elles se sont finalement répandues dans le monde entier. Cependant, chaque Témoin qui les répétait rendait, même si ce n’était pas intentionnel, un faux témoignage contre son prochain. Les seules personnes en mesure de dénoncer la fausseté de ces rumeurs et ainsi de mettre fin au faux témoignage, étaient les membres du Collège Central. Ils sont les seuls à savoir pourquoi ils choisirent de ne pas le faire. Je ne doute pas que parmi eux il y en avait qui croyaient sincèrement que les choses qu’ils entendaient étaient bien réelles. Mais je crois que dans leur position et avec la responsabilité qui reposait sur leurs épaules, ils avaient l’obligation de faire des recherches et d’aider les autres à réaliser que ce n’était pas la vérité, que c’était de la fiction, et non seulement de la fiction, mais de la fiction nuisible et même haineuse.

Je n’irais pas jusqu’à dire que toutes les erreurs de jugement venaient du même côté. Je ne doute pas un instant que parmi ceux d’entre nous qui sont “passés en jugement”, il y a eu des cas où des déclarations peu judicieuses furent faites. L’évidence indique que certaines des déclarations les plus extrémistes furent prononcées par un homme qui, lorsqu’il fut contacté offrit immédiatement de servir



de “témoin à charge” et de témoigner contre un autre ancien. Je ne connais pas cet homme personnellement, je ne l’ai jamais rencontré et je ne connais pas non plus l’autre ancien. Ce sont pour moi de parfaits inconnus.³⁰

Je ne pense pas que le siège mondial ait eu tort de faire tout au moins une enquête à ce sujet, à la suite des informations portées à leur connaissance. Ceci est tout à fait normal. S’ils croient que ce qu’ils enseignent est la vérité de Dieu, il aurait été mal de ne pas le faire.

Ce que je trouve très difficile à comprendre et à harmoniser avec les Saintes Ecritures, c’est la façon dont cela a été fait, la réaction brusque et la précipitation, les méthodes utilisées—la dissimulation d’informations à des personnes dont les intérêts vitaux étaient intimement en cause, dont la réputation était en jeu, les démarches tortueuses employées pour obtenir des informations préjudiciables, les approches coercitives, les menaces d’exclusion pour obtenir la “coopération” et se procurer la preuve compromettante—et surtout l’esprit manifesté, le despotisme écrasant, l’approche légaliste sans cœur, et la sévérité des actions entreprises. Quelles que soient les déclarations peu judicieuses qui aient pu être faites par un petit nombre de ceux qui “passèrent en jugement”, je pense que les faits montrent qu’elles ont été surpassées de loin par les moyens utilisés pour régler le problème.

Comme pendant l’Inquisition, les inquisiteurs avaient tous les droits, les accusés aucun. Les investigateurs pensaient qu’ils avaient le droit de poser n’importe quelle question et en même temps celui de refuser de répondre à toute question qui leur était posée. Ils ont tout fait pour garder leurs séances judiciaires secrètes, totalement hors de toute observation par d’autres personnes, mais ils revendiquaient le droit de fouiller dans les conversations et activités privées de ceux qu’ils interrogeaient. Pour eux, leur discrétion judiciaire était appropriée, l’exercice de la “confidentialité”, leurs manières évasives étaient simplement “pratiques”, stratégiques, tandis que les efforts faits par les accusés afin de garder la confidentialité de leurs conversations personnelles étaient qualifiés de déviants, étaient la preuve d’une conspiration cachée.

Les investigateurs s’attendaient à ce qu’on prenne leurs propres actions comme autant de preuves de leur zèle pour Dieu, comme la “vérité révélée”, alors qu’en même temps ils soupçonnaient le pire dans tout ce qu’avaient fait les accusés, et qu’ils ne tenaient absolument pas compte de leur sincérité à vouloir mettre Dieu au

30 Ces anciens étaient dans la congrégation avoisinant celle de René.

premier plan ou de leur amour de la vérité, même lorsque cette vérité était contredite par les enseignements traditionnels.

Par exemple, lorsqu'on interrogea René Vázquez, il fit des efforts pour s'exprimer avec modération, sans dogmatisme, pour bien montrer qu'il n'avait pas l'intention de faire des histoires de questions doctrinales mineures. Pour bien faire comprendre qu'il n'essayait pas de pousser d'autres personnes à voir les choses à sa façon ou à adopter ses opinions, il se rendit compte que sa façon d'agir ne satisfaisait pas du tout les membres du comité judiciaire. Ils cherchèrent à le coincer sur ses sentiments intimes, ses croyances personnelles. Il l'explique ainsi : quand une question n'arrivait pas d'un côté, une question arrivait d'un autre pour essayer de l'acculer à quelque réponse catégorique. Lors de son audition devant le premier comité judiciaire, un autre ancien, Benjamin Angulo, passait également "en jugement". Angulo était très positif, même catégorique dans la plupart de ses déclarations. Alors que René parlait en termes modérés, un des membres du comité, Harold Jackson dit à René, "Tu n'es même pas un bon apostat." Puis, disant que ce dernier ne défendait même pas bien ses croyances, Jackson continua:

Regarde Angulo, il les défend, lui. Tu as parlé à Angulo de ces choses et vois comment il en parle maintenant. Il se pourrait qu'il soit exclu, et cependant toi, tu n'es pas clair sur ces points.

Pendant la deuxième audition avec le comité d'appel, comme déjà dit, les efforts de René pour être modéré ont été qualifiés de "foutaise". Douceur, modération, une volonté de céder là où il était possible de le faire, ces qualités ne sont certainement pas de bonnes preuves pour exclure des personnes en tant qu' "apostats" rebelles. Mais ce sont des qualités naturelles à René Vázquez, et ceux qui le connaissent savent que c'est vrai.

Deux ans après son exclusion, j'ai parlé à René de toute l'affaire et lui ai demandé ce qu'il pensait du fait qu'il avait parlé avec d'autres de ce qu'il voyait dans les Saintes Ecritures. Que dirait-il à quelqu'un qui avancerait l'argument que, comme dans le cas de quelqu'un travaillant pour une organisation commerciale, tant qu'il en fait partie, il doit observer toutes ses règles et s'il n'en est pas capable, il devrait démissionner plutôt que de dire quoi que ce soit. Voilà ce qu'il répondit:

Mais il s'agit là d'une organisation commerciale et je ne voyais pas les choses de cette façon. Pour moi, il s'agissait d'une relation plus importante, avec Dieu. Je sais quels étaient mes sentiments et ce



qui était dans mon cœur, et personne ne peut me dire le contraire. Si j'avais fait partie d'un complot quelconque, pourquoi le nierais-je maintenant ? Au moment des auditions, je priais pour ne pas être exclu. D'autres l'ont fait aussi. Mais c'est arrivé.

Si j'avais voulu rester dans l'organisation, juste pour faire du prosélytisme, je serais à présent un militant. Où est la 'secte' que je voulais fonder? Où sont les répercussions qui prouvent que c'était ce que j'essayais de faire? A ce jour, même lorsque des personnes me contactent pour me parler, je préfère par la suite que ce soient elles qui *m'* appellent plutôt que de prendre l'initiative.

Si je devais tout recommencer, je ferais face au même dilemme. Il me semble que ce que j'ai appris des Saintes Ecritures a été si positif, que cela a été une telle bénédiction d'avoir fait le ménage dans toutes ces choses, et *m'*a rapproché de Dieu.

Si j'avais 'comploté', j'aurais pu programmer ce que je faisais. Mais ce que j'ai fait était tout simplement humain, et j'agissais avec des réactions d'homme. L'élément humain passait avant la peur de l'organisation. Je n'avais jamais pensé à me dissocier des Témoins. Je me réjouissais simplement de ce que je lisais dans la Bible. Les conclusions auxquelles je suis arrivé résultent de ma lecture personnelle de la Bible. Je n'essayais en aucune façon d'être dogmatique.

La question que je pose, après ces trente années en tant que Témoin, les sentiments de miséricorde et de compassion que j'avais — pourquoi *eux* ne les ont-ils pas perçus? Pourquoi cette façon tortueuse de poser des questions? Les auditions semblaient ne servir qu'à recueillir des informations prouvant la culpabilité, et non pas à aider un frère dans 'l'erreur'.

Il y avait une rumeur qui circulait un peu partout, et même dans le monde entier: ces trois hommes (Vázquez, Sánchez et Kuilan), qui travaillaient tous au Service de Traduction espagnole, faisaient délibérément des modifications dans les textes qu'ils traduisaient et j'étais au courant mais je fermais les yeux. (Dans les pays de langue française, la rumeur s'appliquait au travail de traductions françaises.) En réponse, René fit le commentaire suivant:

C'est ridicule. Cela aurait été impossible de le faire. Aucune modification n'a jamais été faite et cela ne nous est jamais venu à l'esprit. Personne ne nous a jamais accusé de cela. Tout ce qui était traduit devait passer dans les mains d'au moins cinq personnes

différentes pour vérification, et Fabio Silva était le dernier à le lire. En traduisant, il fallait toujours s'efforcer d'être fidèle à l'idée originale.³¹

La rumeur probablement la plus malveillante, répandue comme étant la "vérité" par des anciens et par d'autres dans plusieurs régions de ce pays, était que les "apostats" pratiquaient l'homosexualité entre eux. Il est difficile d'imaginer d'où provenait un mensonge aussi flagrant. Je ne vois qu'une seule explication possible : un an avant que les tactiques inquisitrices ne commencent, un membre de l'organisation occupant une position importante avait été accusé d'avoir des tendances homosexuelles. Le Collège Central traita ce problème et s'efforça de garder l'affaire confidentielle. Néanmoins il semble que, malgré tout, des rumeurs circulaient. Dans les bavardages, les actions de cet homme étaient transférées sur les "apostats". Ce n'était pas difficile, car ceux qui propagent des rumeurs ne s'intéressent que rarement aux faits réels. Je ne peux concevoir d'autre explication.

Pourquoi des personnes si fières de leurs solides principes Chrétiens transmettent-elles des rumeurs aussi odieuses alors qu'elles n'étaient fondées que sur des bavardages ? Je crois que dans la plupart des cas, c'était simplement parce que nombre d'entre elles ressentaient le besoin de justifier dans leur esprit et dans leur cœur ce qui était arrivé. Ils avaient besoin de trouver des raisons différentes, des raisons réelles afin d'expliquer pourquoi des actions si sommaires et si cruelles étaient prises à l'encontre de personnes à la réputation sans tache, des personnes qui étaient bien connues de leurs compagnons les plus proches pour être paisibles et inoffensives. De voir l'horrible étiquette "d'apostat" soudain apposée sur ces personnes, requérait *quelque chose de plus* que ce qui avait été raconté. Sans cela, ceux qui les connaissaient, et d'autres qui en avaient entendu parler, auraient été obligés d'affronter l'éventualité que l'organisation qu'ils pensaient être le seul canal de communication et de direction de Dieu sur terre, n'était peut-être pas ce qu'ils croyaient qu'elle était. Pour beaucoup, c'était impensable. Cela aurait sérieusement jeté un trouble dans leur sentiment de sécurité, sécurité qui repose largement (bien plus que la plupart des personnes ne l'avoueraient) sur leur confiance aveugle dans une organisation humaine.

31 Non seulement tout était vérifié par un certain nombre de personnes différentes à Brooklyn, mais un large pourcentage du personnel des Bureaux de Filiales dans les pays de langue espagnole savent l'anglais et lisent les publications dans les deux langues. Si une telle accusation de modification s'était avérée, cela aurait été rapidement dénoncé. Ceux qui pensent différemment et sont à l'origine des rumeurs et de leur propagation, démontrent leur ignorance ou leur indifférence pour les faits.



L'EXPERIENCE DU SANHEDRIN

Or, ce qu'on demande en fin de compte à des intendants, c'est de se montrer fidèles. Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. Je ne me juge pas non plus moi-même. Ma conscience, certes, ne me reproche rien, mais ce n'est pas cela qui me justifie; celui qui me juge, c'est le Seigneur.— 1 Corinthiens 4: 2-4, TOB.

Quand je suis arrivé à Brooklyn, toutes les informations qu'on m'avait dissimulées me furent données en bloc. Le lendemain matin, je devais comparaître devant le Collège Central réuni en session plénière.

Plus tard, je pus passer en revue et voir ce qui avait vraiment été accompli, le programme d'action qui avait été suivi, les méthodes employées. A ce moment-là, tout cela n'engendra qu'un sentiment d'horreur. Il n'y avait aucun moyen de demander à ceux qui étaient impliqués si ce qu'on me présentait était exact—ils étaient déjà exclus, le Collège n'accepterait plus leur témoignage.

Malgré tout j'avais difficile de croire que des personnes parmi lesquelles se trouvait l'héritage religieux de toute ma vie, pouvaient être capables de faire ce que je les voyais faire. En allant au siège de Brooklyn, mes sentiments étaient étrangement comparables à ceux que je ressentais lorsque je voyageais en République Dominicaine sous le régime du dictateur Trujillo. A Puerto Rico, mon point de départ, tout paraissait si libre et ouvert, les gens dans la rue ou dans les transports publics parlaient en toute liberté. Mais dès l'atterrissage de mon avion à l'aéroport de ce qui était à l'époque Ciudad Trujillo (maintenant Saint-Domingue), la différence était presque palpable. Les gens étaient réservés dans leurs propos, dans les transports publics les conversations étaient réduites au strict minimum, ils craignaient qu'une simple remarque ne soit prise de façon défavorable par le dictateur et rapportée par le système d'espionnage qui proliférait sous ce régime. Des propos et des échanges d'idées qui semblaient complètement normaux à Puerto Rico étaient dangereux dans la République Dominicaine et on risquait même de passer pour un ennemi de l'Etat. Dans un pays, un homme pouvait exprimer une opinion différente de celle de la majorité et ne pas être inquiété s'il apprenait par la suite que ce qu'il avait dit avait été répété. Dans un autre pays, un homme qui exprimait toute pensée non conforme à l'idéologie existante s'en voulait par la suite, comme s'il avait fait



quelque chose de mal, et il se sentait coupable, à la seule pensée que ses paroles pouvaient être rapportées, il était terrifié. Dans ce dernier cas, la question n'était pas de savoir si ce qu'on avait dit était vrai ; peu importe si ce qu'on avait dit était honnêtement motivé et moralement convenable. La question était, comment cela serait interprété par ceux qui sont au pouvoir?

Les sentiments comparables que j'avais éprouvés au siège mondial avant le printemps de 1980 n'avaient été que passagers, momentanés. Aujourd'hui ils m'enveloppaient et semblaient accablants. La position de ceux qui détenaient l'autorité était évidente dès "le briefing" qui me fut présenté par le Comité du Président, par leurs remarques faites sur les cassettes, ainsi que par celles des membres du Bureau du Service. Dans l'atmosphère extrêmement émotionnelle et le climat de suspicion qui régnait, il était difficile de garder à l'esprit que ce que j'avais ou d'autres avaient dit, pouvait être vu différemment que de la façon blessante présentée par ces hommes. Il était également difficile d'admettre, particulièrement après une vie de service intense dans l'organisation, que ce qui pouvait être condamné comme hérétique par l'organisation, pouvait, du point de vue de la Parole de Dieu, être juste, exact et bon. Je savais que je n'avais pas été chercher des personnes à qui parler de ces choses; elles m'avaient contacté et je me sentais obligé, pour leur répondre, de les diriger vers la Parole de Dieu, même si les réponses qu'on y trouvait étaient différentes de celles données par les hommes au pouvoir.

J'étais certain que la majorité des hommes devant lesquels je devais comparaître verraient les choses uniquement avec l'optique de l'organisation. Dès le début, si on avait vu les choses autrement, si on avait encouragé à être plus discret quant aux propos immodérés qui avait été tenus, propos au cours desquels on avait fait preuve d'un manque de discrétion irréfléchi, j'étais convaincu que toute cette affaire aurait pu se régler calmement et paisiblement, grâce à des échanges fraternels. En évitant des confrontations condamnationnaires, en refusant de recourir à des méthodes autoritaires et légalistes, il n'aurait pas été nécessaire que des conversations et des incidents privés impliquant une poignée de personnes, prennent des proportions telles qu'elles en deviennent une cause célèbre, une affaire importante qui se solda par un violent impact dans la vie de nombreuses personnes, qui fut à l'origine de répercussions et de bavardages à l'échelle mondiale.



En me rendant devant le Collège Central, je n'avais aucun désir de jeter de l'huile sur le feu qui faisait déjà rage. Il avait déjà consommé quelques amis très chers. J'étais prêt à reconnaître une chose que personnellement je déplorais; des déclarations d'une nature extrême ou dogmatique pouvaient avoir été faites par certaines des personnes impliquées, bien que je n'eusse aucun moyen de déterminer dans quelle mesure c'était vrai, car il s'agissait principalement de personnes avec lesquelles je n'avais eu aucune discussion sur les Saintes Ecritures, certaines que je ne connaissais même pas.

Le mercredi 21 mai, Albert Schroeder, en tant que président, ouvrit la session du Collège Central. Il déclara tout d'abord que le Comité du Président m'avait demandé d'accepter que ma discussion avec le Collège Central soit enregistrée. J'y avais consenti, à condition qu'une copie de l'enregistrement me soit donnée.

Il y avait dans la salle de conférence du Collège Central une longue table ovale autour de laquelle pouvaient s'asseoir environ vingt personnes. Le Collège au complet de dix-sept membres était présent. A part Lyman Swingle qui était assis à ma gauche, aucun ne m'avait adressé la parole; le jour précédent, pas un seul (pas même celui qui m'était apparenté) ne m'avait rendu visite dans mon bureau ou dans ma chambre. S'il y avait de la cordialité ou de la compassion fraternelle dans cette salle de conférence du Collège Central, je ne pouvais pas le discerner. J'éprouvais les mêmes sentiments que lors de ma comparution dans des procès devant un tribunal séculier, avec une différence : dans ces cas, je me sentais plus libre de parler et je savais que d'autres personnes présentes pourraient témoigner de ce qui était dit et des attitudes exprimées. Ici au contraire, il s'agissait d'une session à huis clos ; l'attitude manifestée ne faisait que confirmer ce que René Vázquez m'avait dit de celle adoptée à son égard.

Le président déclara que le Collège souhaitait d'abord que je m'exprime sur les huit points que le Comité du Président avait rédigés comme autant de preuves d'apostasie (dans leur mémorandum du 28 avril). Je le fis, m'efforçant dans chaque cas d'être modéré, non dogmatique, aussi accommodant et conciliant que possible, sans aller contre ma conscience, en étant malhonnête ou hypocrite. La forme intransigeante utilisée par le Comité du Président dans la présentation de ces points — soit on acceptait entièrement l'enseignement de l'organisation sur ces points, soit on les considérait de la même façon dogmatique que celle exprimée dans le mémorandum — n'avait

simplement rien à voir avec mon cas. Des huit points, aucun n'exprimait ce que je pensais être les véritables questions. La question n'était pas de savoir si Dieu avait une "organisation" sur terre, mais *quelle sorte* d'organisation – une organisation centralisée, très structurée et autoritaire ou simplement une congrégation de frères dans laquelle la seule autorité est une autorité pour aider, guider, servir, ne jamais dominer ? Je répondis par conséquent que je croyais que Dieu avait une organisation sur terre, la congrégation Chrétienne, une fraternité.

La question n'était pas de savoir si Dieu avait guidé (ou guiderait) ceux qui formaient le Collège Central, mais dans quelle mesure, à quelles conditions. Je ne doutais pas ou ne remettais pas en cause que Dieu guiderait ces hommes s'ils le cherchaient avec sincérité. (Je pensais que certaines des décisions prises, particulièrement dans les premières années, avaient été de bonnes décisions, des décisions pleines de compassion), mais je ne pensais certainement pas que c'était automatique ; il y avait toujours des conditions et cela dépendait de certains facteurs. Donc dans ma réponse, je déclarais que je croyais qu'une telle direction était toujours déterminée par la façon dont on restait fidèle à la Parole de Dieu; que dans cette mesure, Dieu accorde sa direction ou la retire. (Je crois que ceci est vrai pour tout individu ou groupe collectif, quels qu'ils soient.)

Mes réponses à toutes les questions furent faites de cette manière. Si l'un des accusés avait parlé de ces choses de la façon dogmatique et absolutiste comme l'avait fait le Comité du Président, alors je souhaitais faire tout ce que je pouvais pour rétablir quelque mesure de modération et de retenue, réconcilier plutôt qu'exaspérer. Je me suis soumis autant que je le pouvais.

On me posa relativement peu d'autres questions. Lyman Swingle me demanda mon avis sur les commentaires de la Bible, et j'en ai déduit que ceci avait fait l'objet d'une discussion au sein du Collège. Je répondis que j'avais commencé à m'en servir beaucoup plus fréquemment, après que mon oncle m'y ait encouragé (pendant la rédaction du livre Auxiliaire), et que si on était d'avis qu'ils ne devaient pas être employés, il y aurait des sections entières de la bibliothèque du Béthel qui auraient besoin d'être vidées, puisqu'il y avait là des douzaines, des vingtaines de séries de volumes de commentaires.

Martin Poetzinger, qui avait passé plusieurs années dans des camps de concentration sous le régime Nazi, exprima son mécontentement



quant à mes réponses aux huit points doctrinaux. Comment se pouvait-il, demanda-t-il, que mes sentiments soient tels, alors que ces autres personnes étaient aussi fermes dans leurs déclarations ? (Tout comme les autres, il n'avait jamais parlé personnellement à aucun d'entre eux.)³² Je répliquais que je ne pouvais pas être tenu responsable de la façon dont les autres s'exprimaient, et j'ai attiré son attention sur Romains, chapitre trois, verset 8 et 2 Pierre, chapitre trois, versets 15 et 16, pour montrer comment même les expressions de l'apôtre Paul furent répétées ou comprises incorrectement par certains. Et bien que je ne l'aie pas dit, je pensais vraiment que ma situation ressemblait à celle décrite dans Luc, chapitre onze, verset 53, et que j'étais parmi des hommes qui tentaient de 'me faire parler sur toutes sortes de sujets dans l'espoir de m'arracher enfin quelque parole compromettante.'³³ La conduite du Collège durant les semaines précédentes ne laissait aucune place pour tout autre sentiment.

Poetzinger donna ensuite son opinion sur les "apostats" qui avaient été exclus, disant avec une forte émotion, qu'avant de partir ils avaient montré leur vraie disposition "en jetant leurs publications de la Watch Tower à la poubelle !" (C'était une des rumeurs les plus répandues dans la famille du Béthel, en fait, cela fut annoncé un matin à la famille entière du Béthel par un membre du Collège Central). Je dis à Martin Poetzinger que je n'aurais pas voulu arriver à une conclusion sans avoir d'abord parlé avec les personnes impliquées pour prendre connaissance des faits. J'ajoutai qu'au cours des quinze ans que j'avais passé au siège mondial, il était rare d'aller dans un des placards contenant les "poubelles" et de ne pas y voir quantité de publications de la Société—vieux périodiques et livres—dont les membres de la famille s'étaient débarrassés; et que d'après ce que je savais, certains des membres du personnel du Béthel qui avaient été exclus partaient par avion pour Puerto Rico, et que les objets les plus lourds et ceux qu'on pouvait remplacer le plus facilement, c'étaient les livres. Je répétais que je pensais qu'il était injuste de juger en se basant sur des oui-dire et qu'il était particulièrement indécent pour quelqu'un occupant la position de juge d'agir ainsi. Il me regarda fixement et ne dit plus rien.

Une autre question me fut posée au sujet du Mémorial (le Repas du Soir du Seigneur) que j'avais présidé un mois auparavant (en avril)

32 Lloyd Barry exprima aussi son mécontentement, disant que j'avais été équivoque sur chacun des 8 points prouvant "l'apostasie", rédigés par le Comité du Président.

33 *Parole vivante*.

à Homestead en Floride.³⁴ Était-il vrai que je n'avais pas parlé des "autres brebis" (ceux qui ont l'espérance terrestre) dans mon discours? Je répondis que c'était vrai et leur racontai ce qui était arrivé au cours de la première année après mon retour à Brooklyn de la République Dominicaine. Mon épouse et moi avons assisté au Mémorial dans une congrégation qui tenait sa réunion tôt dans la soirée. Nous étions donc revenus à temps au siège du Béthel pour entendre mon oncle, qui était alors vice-président, faire son discours en entier. Après le discours, nous avons été invités, ainsi que mon oncle, à nous rendre dans la chambre d'un membre du personnel, Malcolm Allen. Mon épouse dit aussitôt à mon oncle, "J'ai remarqué que tu n'as fait aucune mention des autres brebis' dans ton discours. Quelle en est la raison ? Il répondit qu'il considérait que la soirée était spéciale pour les "oints" et déclara: "C'est pourquoi j'ai tout centré sur eux". J'informai le Collège que je possédais toujours mes notes de ce discours du vice-président et que je les avais utilisées bien souvent pour conduire le service du Mémorial. Je les leur montrerais volontiers s'ils le souhaitaient. (Fred Franz, évidemment, était là s'ils avaient voulu l'interroger). Ils laissèrent tomber la question.³⁵

Le regret que j'éprouvais pour ce qui s'était passé et qui était le fait de quelques personnes qui avaient apparemment fait des déclarations excessives, était sincère. Je dis au Collège que si j'avais été au courant, j'aurais fait tout mon possible pour que cela s'arrête. Je n'ai pas nié qu'on avait agi de façon peu judicieuse, et je ne m'excluais pas entièrement en disant cela, mais affirmai qu'il était injuste de mettre sur le même plan ce qui est peu judicieux et la méchanceté intentionnelle. J'exprimai mon respect et ma confiance dans les qualités Chrétiennes de ceux que je connaissais personnellement et qui avaient été jugés et traités ainsi. Je leur dis ce que je savais des trente années de service de René Vázquez, de son dévouement sincère, sa carrière sans tache à Puerto Rico, en Espagne et aux Etats-Unis. J'exprimais aussi ma consternation, car après avoir vécu et travaillé avec eux en tant que collaborateurs au sein du Collège Central pendant de si nombreuses années, pas un seul

34 Les Témoins de Jéhovah le célèbrent une fois par an, approximativement au moment de la Pâque Juive.

35 Une des rumeurs notoires en circulation (et on écrivit d'aussi loin qu'en Nouvelle Zélande pour m'interroger à ce sujet) est que j'avais prononcé un discours encourageant tout le monde à participer aux emblèmes et qu'une congrégation entière l'avait fait (ce qui aurait été un événement retentissant pour les Témoins de Jéhovah). En fait, lors du discours que je prononçai en Floride en avril 1980, il y avait exactement deux participants, moi-même et une femme qui n'était pas Témoin, mais membre d'une église locale.



d'entre eux n'avait jugé nécessaire de me contacter et de me communiquer honnêtement les faits au sujet de ce qui se passait.

Le Président Schroeder fut le seul à répondre. Il dit rapidement, "Mais Ray, tu n'as pas été entièrement franc avec nous non plus. Tu n'as pas dit [dans la conversation téléphonique] comment tu étais au courant de l'enquête du Bureau de la Rédaction." Je répondis, "Est-ce que tu me l'as demandé?" La réponse fut "Non." Je dis, "Si tu me l'avais demandé, je t'aurais répondu sans aucune hésitation. Ed Dunlap m'a téléphoné et l'a mentionné."

Un peu après, Karl Klein, un autre membre du Comité du Président admit en souriant, "Nous n'avons pas été entièrement francs avec Ray" et il ajouta "Si René Vázquez avait répondu aux questions comme Ray l'a fait, il n'aurait pas été exclu". Etant donné que ni Karl ni aucun autre membre de tout le Collège Central n'avait fait l'effort de parler avec René ou d'assister au premier entretien "d'investigation" avec lui ou à la première audition judiciaire ou à l'audition d'appel, ils ne pouvaient juger ses réponses qu'à travers les comptes rendus qui leur avaient été donnés par ceux qui avaient mené ces choses à bien pour eux. J'ignorais ce qui les poussait à croire qu'ils pouvaient juger ou comparer à partir de tels renseignements de seconde main. Le Comité du Président, y compris Karl Klein, avait bien voulu prendre le temps de rencontrer les accusateurs, d'écouter les accusations, y compris le témoignage défavorable donné par le couple Godínez et par Bonelli, mais ils *n'avaient pas trouvé le temps de parler à un seul des accusés*. Je trouve que cela n'est guère une expression exemplaire d'amour fraternel, de sympathie ou de compassion.

La majorité des membres du Collège était simplement assis là et écoutait, ne posait aucune question et ne faisait aucun commentaire. Après deux ou trois heures (j'étais trop affecté pour avoir conscience du temps), on m'informa que je pouvais quitter la salle de conférence et qu'ils me contacteraient. J'allai attendre dans mon bureau. Midi arriva, et en regardant par la fenêtre, je vis des membres du Collège Central traverser le jardin pour aller aux salles à manger. Je n'avais aucun appétit et je continuai d'attendre. A trois heures je me sentis trop épuisé pour rester là et j'allai dans ma chambre. Les semaines précédentes, il y eut la conversation téléphonique avec le Président et le choc éprouvé lorsque je découvris à quel point elle avait été trompeuse, la détresse exprimée dans le flux d'appels téléphoniques de ceux qui avaient subi ces interrogatoires soutenus et la pression, la rapidité et l'implacabilité des exclusions qui suivirent, et par-dessus tout, le silence prolongé de la part du Collège Central, et le fait de

ne pas avoir été informé d'un seul des événements dans toute cette affaire. A tout cela s'ajoutait maintenant les événements de ce matin, la froideur de leur attitude, et les heures d'attente qui s'en suivirent. Quand le soir arriva, j'étais vraiment malade.

Ce soir-là, le Président Schroeder téléphona, me demandant de rencontrer le Collège le soir même pour une autre session d'interrogatoire. Mon épouse répondit au téléphone à ma place et je la priai de l'informer que j'étais vraiment trop malade pour y aller et que j'avais dit ce que j'avais à dire. Ils pouvaient prendre leur décision sur ce qu'ils avaient entendu.

Plus tard dans la soirée, Lyman Swingle, qui habitait dans un appartement deux étages au-dessus du nôtre, est venu voir comment je me sentais. Cela me toucha et je lui dis à quel point cette période de plusieurs semaines avait été tendue. J'ajoutai que ce qui m'affligeait le plus profondément, ce n'était pas l'action que le Collège pourrait décider de prendre à mon encontre, mais que d'admirables vérités de la Parole de Dieu avaient été dénaturées au point de paraître laides. J'étais d'avis à l'époque et je le suis encore que l'aspect le plus sérieux de tout ce qui s'était passé, c'était la façon dont on se servait de toute une série d'enseignements de l'organisation comme norme pour évaluer les simples vérités de la Bible, et que ces simples vérités (parce qu'elles ne se conformaient pas "aux normes" des interprétations de l'organisation) étaient vues comme des enseignements déformés qui prouvaient "l'apostasie".

Je pensais aux déclarations belles et claires de la Parole de Dieu, telles que:

Car un seul est votre enseignant, tandis que vous êtes tous frères.

Car vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la faveur imméritée.

Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu.

Il y a un seul corps et un seul esprit, comme aussi vous avez été appelés dans une seule espérance à laquelle vous avez été appelés ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et par tous et en tous.

Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous continuez à proclamer la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il arrive.

Car il y a un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les



hommes: un homme, Christ Jésus.

Il ne vous appartient pas de connaître les temps ou les époques que le Père a placés sous son propre pouvoir.³⁶

Par contraste, les huit points dont le Comité du Président s'était servi comme d'une sorte de "Confession de Foi" par laquelle des personnes pouvaient être jugées, ne contenaient *pas un seul point* où l'enseignement en cause pouvait être conforté par des déclarations claires et nettes des Saintes Ecritures. Quel passage explicite des Saintes Ecritures le Collège Central ou qui que ce soit d'autre pourrait désigner en disant, "Ici, la Bible énonce clairement":

1. Que Dieu a une "organisation" sur terre—comme celle en question ici—et se sert d'un Collège Central pour la diriger ? *Où la Bible fait-elle de telles déclarations?*

2. Que l'espérance céleste n'est pas accessible à tous et à quiconque veut l'embrasser, qu'elle a été remplacée par une espérance terrestre (depuis 1935) et que les paroles du Christ au sujet du pain et du vin emblématiques, "Faites ceci en mémoire de moi," ne s'adressent pas à tous ceux qui mettent leur foi dans son sacrifice de la rançon? *Quelles Ecritures disent cela?*

3. Que "l'esclave fidèle et avisé" est une classe composée uniquement de certains Chrétiens, qu'on ne peut en faire une application à des individus, et qu'elle n'opère que par l'intermédiaire d'un Collège Central *Là encore, où la Bible fait-elle de telles déclarations?*

4. Que les Chrétiens sont séparés en deux classes, chacune ayant des relations différentes avec Dieu et le Christ, selon que leur destinée est céleste ou terrestre? *Où cela est-il dit?*

5. Que les 144.000 dans l'Apocalypse *doivent* être pris comme un nombre littéral, mais pas la "grande foule" qui n'a aucun rapport avec les personnes qui servent dans la cour céleste de Dieu? *Où trouve-t-on ces déclarations dans la Bible?*

6. Que les "derniers jours" ont commencé en 1914 et que l'apôtre Pierre (dans Actes 2:17) lorsqu'il disait que les derniers jours commençaient à la Pentecôte, ne parlait pas des mêmes "derniers jours" que Paul (dans 2 Timothée 3:1)? *Où?*

7. Que c'est en 1914 que le Christ a été officiellement intronisé comme Roi sur toute la terre et que cette date marque le début de sa

36 Matthieu 23:8 ; Romains 6:14; 8 :14; Ephésiens 4:4-6; 1 Corinthiens 11:26; 1 Timothée 2:5; Actes 1:7.

parousie? *Où?*

8. Que lorsque la Bible dit, en Hébreux 11:16, que des hommes tels qu'Abraham, Isaac et Jacob "aspiraient à un lieu meilleur, c'est-à-dire un lieu appartenant au ciel", cela ne signifiait en aucun cas dire qu'ils auraient la vie céleste? *Où?*

Pas un seul de ces enseignements de la Société ne pourrait être soutenu par des citations claires et directes des Saintes Ecritures. Chacun d'entre eux nécessiterait des explications compliquées, des associations de textes complexes, et dans certains cas exigerait une gymnastique mentale, dans l'effort déployé pour les soutenir. Néanmoins on les utilisait pour juger le Christianisme de certaines personnes, ils servaient de base pour décider si des personnes qui avaient passé toute leur vie au service de Dieu étaient des apostats !

Le matin après mon audition devant le Collège Central, le Président Schroeder vint me voir dans mon appartement avec un magnétophone pour enregistrer ma réponse à un autre témoignage d'un membre du personnel, Fabio Silva, qui avait raconté des choses que lui avait dit René Vázquez alors qu'un jour ce dernier était allé le chercher à l'aéroport. Je dis que je n'avais aucun commentaire à faire sur des témoignages qui n'étaient que des oui-dire.

La matinée passa. Je ressentis le besoin de sortir de cet endroit et d'échapper à l'atmosphère oppressive qui y régnait. Quand je sus que le temps accordé au déjeuner était terminé, je sortis de ma chambre et montai les escaliers et j'eus l'occasion de parler à Lyman Swingle alors qu'il allait de l'ascenseur à sa chambre. Je lui demandais combien de temps je devais encore attendre. Il me dit qu'une décision avait été prise et que j'en serais informé dans l'après-midi. Ses remarques me donnèrent des raisons de penser que certains avaient insisté lourdement pour que je sois exclu et, pendant qu'il me parlait, son visage s'assombrit subitement et il dit, "Je ne comprends pas comment certains hommes pensent. Je me suis battu, oh! comme je me suis battu." Puis ses lèvres se serrèrent, ses épaules commencèrent à se soulever et il se mit à sangloter ouvertement. Soudain je me retrouvai en train d'essayer de le consoler, l'assurant que leur décision m'importait peu, que je souhaitais seulement que cette histoire se termine.



Lyman Swingle



Comme il continuait à pleurer, je suis parti pour qu'il puisse retourner dans sa chambre.

Je sais que personne au sein du Collège Central n'était aussi dévoué à l'organisation que Lyman Swingle. Je ressentais de l'admiration et de l'affection pour lui, à cause de son honnêteté et de son courage. Je n'ai aucune idée comment il se comporterait depuis avec moi. Ce pourrait être complètement à l'opposé. Tout ce que je sais c'est que, même si ce n'est que pour cette raison, j'aimerais toujours cet homme pour les sentiments sincères qu'il a manifestés ce jour-là dans le couloir. Dans sa tristesse, j'ai trouvé de la force.³⁷

Dans l'après-midi, le Président Schroeder vint m'annoncer la décision du Collège Central. Manifestement, ceux qui demandaient l'exclusion n'avaient pas atteint une majorité des deux-tiers, car il m'informa seulement qu'on me demandait de donner ma démission du Collège et aussi de membre du siège mondial. Le Collège offrait de me mettre (ainsi que mon épouse) sur ce qu'on appelle "la liste des pionniers spéciaux infirmes" (un arrangement souvent offert aux surveillants de Circonscription et de District qui doivent arrêter de voyager à cause de leur âge ou de leur santé défaillante). Ceux qui sont sur cette liste font tous les mois un rapport à la Société et reçoivent une aide financière mensuelle, mais ils ne sont pas obligés d'atteindre un certain "quota" d'heures d'évangélisation.³⁸ Je l'informai que ni moi ni mon épouse ne souhaitions prendre part à un tel arrangement qui comportait une obligation, même si elle n'était qu'implicite. Il fit ensuite quelques remarques, telles que "Quel merveilleux travail" avait été le livre *Auxiliaire pour une meilleure intelligence de la Bible*. Puis il s'en alla.

Je rédigeai ma lettre de démission, telle qu'elle apparaît ci-dessous. Je n'ai pas manqué jusqu'à ce jour de faire ce que je disais dans cette lettre.

37 Dans les mois qui suivirent, Lyman Swingle, bien qu'il ait conservé sa position de membre du Collège Central, a été révoqué de sa position de Coordinateur du Comité de la Rédaction et du Bureau de la Rédaction, et a été remplacé par Lloyd Barry.

38 A cette époque, je crois que l'allocation mensuelle était d'environ 175 dollars par personne.

22 mai 1980

Collège Central

Chers Frères,

Par cette lettre, je remets ma démission en tant que membre du Collège Central.

Je vais également mettre un terme à mon service au Béthel.

Je continuerai à prier pour vous et pour les serviteurs de Jéhovah dans le monde entier.

Votre frère,

R. Franz

Mon épouse et moi sommes partis deux jours pour nous remettre de nos émotions, ensuite nous sommes revenus afin de déménager les effets que nous voulions emmener. Je laissai la majorité de mes dossiers, n'emportant principalement que ceux concernant les affaires auxquelles j'avais été mêlé personnellement. Je sentis qu'il était nécessaire d'être en mesure de documenter ma position dans de telles questions, au cas où cette position serait mal représentée dans le futur, comme ce fut le cas à plusieurs occasions.

A notre retour, je vis Ed Dunlap devant un des immeubles du siège mondial. Il devait comparaître devant un comité judiciaire ce jour-là.

Ed avait à présent soixante-neuf ans. L'année d'avant, en 1979, il avait sérieusement envisagé de quitter le siège mondial. Il savait qu'il avait été l'objet d'une attaque personnelle de la part du Collège Central et d'autres de l'extérieur. A un moment donné, il avait demandé que le Comité de Rédaction fasse quelque chose pour que ce harcèlement s'arrête. Le Comité de Rédaction désigna trois de ses membres, Lyman Swingle, Lloyd Barry et Ewart Chitty pour parler à un membre du Collège Central, Karl Klein, (qui n'était pas encore membre du Comité de Rédaction, mais qui l'est devenu après la démission de Chitty). Ils le prièrent de s'abstenir d'aller dans le bureau d'Ed et de le critiquer et aussi de s'arrêter d'en parler aux autres de cette manière. Cela sembla avoir de l'effet pendant quelques temps en ce qui concernait les discussions en dehors du Collège, mais ce n'était pas le cas au sein du Collège et pendant les sessions.

Lorsque vers la fin de 1979, je fis savoir à Ed que nous pensions partir (quitter le siège mondial), il me dit que lui aussi y avait pensé



mais qu'il avait conclu que cela ne serait pas possible. Compte tenu de son âge avancé et de sa situation économique, il ne voyait pas comment il pourrait raisonnablement espérer subvenir à ses besoins et à ceux de son épouse. En restant, ils auraient au moins un endroit pour vivre, des repas et des soins médicaux lorsqu'ils seraient nécessaires. Il déclara qu'il avait donc décidé de rester et ajouta, "S'ils m'embêtent trop au Bureau de la Rédaction, je demanderai simplement qu'on me transfère à l'atelier de menuiserie ou tout autre travail."

Moins d'un an plus tard, il était appelé à comparaître devant un comité judiciaire. Le jour où je le vis il me dit, "Je vais être très franc avec eux. C'est contre ma nature de chercher des échappatoires." Il ajouta qu'il n'y avait aucun doute sur ce que le comité allait faire.

On arrivait presque à la fin du mois de mai. Environ six semaines s'étaient écoulées depuis que le Comité du Président avait fait écouter au Collège Central la cassette des Godínez dans laquelle le nom d'Ed était cité plusieurs fois. Presque autant de temps s'était écoulé depuis que Barry et Barr l'avaient interviewé l'assurant que tout ce qu'ils faisaient c'était simplement 's'informer'. Pendant toutes ces semaines, alors qu'Ed Dunlap était parmi eux, et qu'il avait travaillé jusqu'à la fin à la tâche que lui avait assignée le Collège Central, la préparation d'un livre sur la vie de Jésus-Christ—*pas un seul des membre* du Comité du Président ne l'approcha pour discuter de ces choses avec lui, pour l'informer des graves accusations portées à son encontre. Ces hommes dirigeaient entièrement toute cette affaire, ils connaissaient tous Ed intimement. Toutefois, jusqu'à la fin, ils ne lui dirent pas un mot à ce sujet.³⁹

Après l'entretien initial que Barry et Barr eurent avec lui, pendant presque six semaines, *pas un seul des membres du Collège Central* ne s'est adressé à Edward Dunlap pour lui parler de tout cela, pour raisonner ou discuter de la Parole de Dieu avec cet homme qui avait été un des leurs pendant presque un demi-siècle, qui avait passé quelque quarante années à servir à plein temps, qui professait l'espérance céleste, et qui arrivait sur ses soixante-dix ans. Eux-mêmes sont témoins que c'est la vérité. Quelle différence avec le

39 Albert Schroeder avait enseigné avec Ed à l'école de Galaad pendant de nombreuses années ; Karl Klein travaillait dans le même Bureau de Rédaction que lui, son bureau se trouvait juste à côté de celui d'Ed ; Grant Suiter, environ un an avant ces événements, était venu voir Ed avec une tâche qui lui avait été assignée (à Suiter) (la préparation d'une ébauche pour des discussions dans une classe d'un séminaire de Filiale) et avait demandé à Ed de la préparer à sa place, disant qu'il était très occupé et qu'il était sûr que Ed "ferait de toute façon un meilleur travail".

berger qui laisserait quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la recherche et aider une seule brebis “égarée”. Car pour eux, c’est ce qu’il était.

Je le répète, il est fort possible que quelques paroles peu judicieuses aient été prononcées par certains individus qui ont été exclus. Les actions de ceux qui détiennent le pouvoir, à mon avis, en disaient bien plus que ces paroles.⁴⁰

Un comité de cinq hommes du personnel du siège mondial fut désigné pour s’occuper du jugement d’Ed Dunlap. Le Collège Central s’est tenu à l’écart. Chacun des cinq était plus jeune qu’Ed, aucun ne professait être “oint”. Après une seule journée de délibération, ils parvinrent à leur décision.

Les expressions ci-après furent typiques de leur attitude:

Quand on lui demanda son opinion sur les enseignements de l’organisation au sujet des deux classes de Chrétiens, Ed attira leur attention sur Romains, chapitre huit, verset 14, qui dit que “TOUS ceux qui sont conduits par l’esprit de Dieu” sont fils de Dieu. Il demanda, “Quelle autre signification cela peut-il avoir?”. Fred Rusk qui avait enseigné à l’Ecole de Galaad pendant plusieurs années lorsque Ed en était le directeur dit, “Oh! Ed, ça, c’est ton interprétation.” Ed demanda, “Alors, comment l’expliquerais-tu?” Fred Rusk répondit, “Ecoute Ed, c’est toi qu’on juge, pas moi.”

Quand on l’interrogea sur les règles formulées par l’organisation, il fit bien comprendre que le Chrétien n’est pas sous la Loi mais sous la bonté imméritée (la grâce). Il dit que la foi et l’amour étaient des forces bien plus grandes pour engendrer la vertu que ne le seraient jamais des règles.

Robert Wallen dit, “Mais, Ed, *j’aime* que quelqu’un me dise ce que je dois faire.” En pensant aux paroles de l’apôtre aux Hébreux, chapitre cinq, versets 13 et 14, qui affirment que les Chrétiens ne devraient pas être comme des petits enfants mais comme des personnes mûres “qui ont les facultés de perception exercées à distinguer et le bien et le mal”, Ed répondit, “Alors tu as besoin de lire ta Bible un peu plus.” Robert Wallen sourit et dit, “Moi et deux millions d’autres”. Ed répliqua, “S’ils ne le font pas, ce n’est pas une excuse pour que tu ne le fasses pas.” Il fit ressortir le problème majeur: les frères n’étudiaient tout simplement pas la Bible ; ils se fiaient aux publications; leurs consciences n’étaient pas réellement façonnées par la Bible.

⁴⁰ 1 Jean 3:14-16, 18.



Evidemment, l'élément principal qui fit surface durant toute la session était le fait qu'à deux occasions Ed avait eu des discussions bibliques avec quelques-uns de ceux qui avaient été exclus. Le comité judiciaire n'en avait aucune preuve, mais Ed leur donna volontairement l'information, ayant dit dès le début qu'il avait l'intention d'être parfaitement honnête avec eux sur tous les points. Ces personnes l'avaient approché et à deux occasions avaient pris un repas avec lui, après quoi ils avaient parlé de certains passages de l'Épître aux Romains.⁴¹

Le comité judiciaire voulait savoir s'il en parlerait à d'autres. Il répondit qu'il n'avait aucune intention de "militariser" parmi les frères. Mais, que si des personnes qui cherchaient de l'aide le contactaient en privé et s'il était en mesure de les diriger vers les Saintes Ecritures pour trouver une réponse à leur question, il le ferait, il serait dans l'obligation de les aider. Ce fut très vraisemblablement le point déterminant. Une telle liberté dans des discussions privées des Saintes Ecritures et une telle liberté d'expression n'étaient pas acceptables, elles étaient hérétiques, dangereusement perturbatrices.

Une des déclarations semble particulièrement paradoxale. Ed leur avait dit clairement qu'il ne désirait pas être exclu, qu'il aimait la compagnie des frères et qu'il n'avait aucun désir ou pensée de se séparer d'eux. Le comité l'exhorta "à attendre l'organisation" disant, "Qui sait? Peut-être que dans cinq ans la plupart de toutes ces choses dont tu parles seront publiées et enseignées."

Ils connaissaient bien la nature fluctuante des enseignements de l'organisation et se sentaient sans doute autorisés à parler ainsi. Mais qu'est-ce que cela démontrait quant à leur conviction pour ce qui était de l'exactitude et du solide fondement biblique des enseignements en cause ? S'ils étaient prêts à accepter la possibilité que les enseignements de la Société sur ces points ne soient peut-être pas plus solides et durables que cela, comment pouvaient-ils les employer comme base pour décider si cet homme était un loyal serviteur de Dieu ou un apostat?

S'ils estimaient que ces enseignements (auxquels le Comité du Président avait attaché tant d'importance) pouvaient faire l'objet de changements si bien qu'il serait bon d'attendre et voir ce qui se passerait dans les cinq prochaines années, pourquoi n'était-il pas convenable de remettre à plus tard toute action judiciaire contre cet

41 Le comité d'Enseignement du Collège Central avait demandé à Ed de conduire une classe régulière sur l'Épître aux Romains dans les séminaires pour les membres des Comités de Filiales.

homme qui avait consacré, non pas cinq ans, mais un demi-siècle au service de l'organisation?

La logique d'une telle approche ne peut être comprise que si on accepte et embrasse d'abord l'idée que les intérêts d'un individu – y compris sa bonne réputation, sa renommée bien méritée, les années de sa vie passées à servir – peuvent tous être gommés s'ils contrarient les objectifs de l'organisation.

Je suis convaincu que chacun des hommes de ce comité judiciaire se rendait compte qu'Edward Dunlap avait un amour profond pour Dieu, le Christ et la Bible – pourtant, ils étaient d'avis qu'il leur fallait entreprendre une action à son encontre. Pourquoi? Ils connaissaient l'attitude dominante au sein du Collège Central, exprimée par l'entremise de son Comité du Président. La loyauté envers l'organisation exigeait qu'ils entreprennent une telle action, car cet homme n'acceptait pas et ne pouvait pas accepter toutes les affirmations et les interprétations de cette organisation.

Aussi, ils exclurent Ed Dunlap, et on lui demanda de quitter ce qui avait été sa maison au siège du Béthel. Il revint à Oklahoma City où il avait grandi et où, à 72 ans, il dut subvenir à ses besoins et à ceux de son épouse en posant du papier peint, un métier qu'il avait exercé avant de commencer ses 40 ans de service en tant que représentant à plein temps de la Watch Tower Bible and Tract Society⁴².

J'ai du mal à comprendre comment ceux qui sont responsables – réellement et essentiellement responsables – de tout cela, peuvent s'adresser à Dieu dans leurs prières chaque soir et dire, "Fais-nous miséricorde, comme nous faisons miséricorde aux autres."



Edward Dunlap et son épouse

42 Edward Dunlap continua son travail profane jusqu'à 86 ans (bien que physiquement incapable de poursuivre son métier de tapissier-garnisseur). Il mourut le 19 septembre 1999, âgé de 88 ans.